

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## LE SAVOIR-VIVRE A LA CAMPAGNE

### PREMIÈRE PARTIE

#### Le Maître et la Maîtresse de la maison.



UN des plus grands charmes de l'esprit et du caractère, c'est incontestablement la souplesse et la facilité. On peut rendre justice aux intelligences qui se meuvent tout d'une pièce et tracent leur sillon sans jamais dévier : ce sont là peut-être des natures puissantes et utiles, mais elles sont de peu de ressource et de peu de charme pour le commerce de la vie. La première loi et le plus grand attrait de la bonne éducation consistent précisément dans cette aisance et cette facilité avec laquelle les manières du vrai monde se plient aux nuances diverses du savoir-vivre.

Les gens mal élevés dont le nombre n'est pas petit en France, se laissent aller à dire parfois, sous forme d'excuse et de plaisanterie, lorsqu'il leur arrive de commettre quelque inconvenance ou quelque balourdise : « Bah ! A la campagne ! »

Cette exclamation cavalière a, dans leur bouche, une signification bien arrêtée. Elle veut dire que les rapports mondains de la vie ne sont

plus, à la campagne, ni si tendus ni si corrects ; qu'on peut, sans passer pour inconvenant et pour mal appris, se permettre quelque relâchement et quelque détente. Volontiers, ajouteraient-ils, comme n'auraient point manqué de le faire les philosophes du dix-huitième siècle, qu'habiter même pour un jour la campagne, c'est se rapprocher de la nature, et qu'on est ainsi suffisamment autorisé à en adopter les mœurs agrestes et les façons rustiques.

C'est sans doute pour mettre en pratique ces beaux préceptes, que tant de gens mal avisés se croient à peu près tout permis, du moment qu'ils ont mis le pied dans un compartiment de chemin de fer avec une intention quelconque de villégiature. Ces mêmes individus que vous auriez trouvés jusqu'alors suffisamment polis et discrets, deviennent tout d'un coup remuants, inquiets, tapageurs : ils élèvent la voix sans craindre de se faire remarquer ; ils affichent une désinvolture de manières qui va jusqu'à les rendre incommodes et cassants pour leurs voisins. Vous les prendriez volontiers pour ce qu'ils ne sont point, c'est-à-dire pour quelqu'un de ces malheureux qui, enchaînés tous les jours à la longue et inévitable tâche de la semaine, ressemblent le dimanche, encore plus à des chevaux échappés qu'à des écoliers en vacance.

### II

Il y a ici à observer une nuance subtile en apparence, mais profonde en réalité entre le sans- façon et l'aisance. C'est faute de connaître cette distinction que tant de gens sont entraînés à confondre la grossièreté du laisser aller avec la bonne grâce de l'abandon.

L'abandon et l'aisance s'attestent surtout par le naturel.

C'est précisément ce mot *naturel* qui trompe tant de personnes et leur persuade, sans qu'elles y prennent garde, tant d'intolérables inconvenances.

Celles-là trouvent tout *naturel* de se dispenser de veiller sur elles-mêmes, de s'abandonner à la brusquerie de leurs mouvements et à l'exubérance de leur voix, de s'affranchir des politesses qui les gênent et des égards qui leur coûtent; en un mot elles regardent comme permis sous prétexte de verdure et de forêt, de redevenir des gens sans éducation et de prendre pour plus de facilité les manières du postillon qui les a conduites ou du valet de ferme qui les sert. Il ne faut pas que ces expressions *se livrer à son naturel*, *s'abandonner à son naturel*, fassent illusion à personne, grâce à la double signification qu'elles comportent.

Il y a en effet dans chacun de nous, dans vous qui me lisez aussi bien que dans moi qui vous parle, une double nature.

Je n'entends point par là cette nature double du corps et de l'âme dont parle Buffon, et avec lui tous les naturalistes, mais cette double nature morale qui prête à notre âme deux aspects et deux physionomies. Il y a dans la nature humaine, un certain fonds de vulgarité et même de grossièreté, des instincts indépendants et sauvages qui deviennent chez l'enfant du peuple abandonné à lui-même, ces manières anguleuses et farouches; ce sans-gêne brutal dont le spectacle nous choque presque autant que le contact. L'éducation réagit contre ces premières données, les transforme, les assouplit, les remplace. Nous acquérons par ce moyen une seconde nature, la nature de l'homme poli et civilisé. Cette nouvelle forme de notre être n'a plus rien à démêler avec notre état primitif: c'est la tenue de l'homme du monde, c'est le produit de la morale civilisée; et lorsqu'on recommande à quelqu'un comme la suprême élégance et comme le suprême bon ton de s'abandonner à son naturel, il n'est pas besoin d'ajouter qu'on parle avant tout de ce naturel acquis, lequel est toujours, ne fût-ce que par le dehors, un composé d'intelligence et de vertu.

### III

Ces nuances deviendront plus faciles à saisir et ces principes à appliquer, si nous prenons la peine de considérer tour à tour dans la vie à la campagne, le rôle du maître et de la maîtresse de la maison qui offrent l'hospitalité, et le rôle des invités qui l'acceptent.

Ce n'est pas une chose aussi aisée qu'on l'imagine de recevoir chez soi pendant quelques jours un certain nombre de personnes à la cam-

pagne. Il semblerait, à le bien prendre, que vos convives devraient être enchantés par avance, et avant tout, vous savoir gré de l'embaras où vous vous mettez bénévolement pour leur complaire. Ce n'est pas, en effet, une petite affaire que d'héberger ainsi un certain nombre de personnes et d'en avoir peut-être pendant une semaine ou deux le souci et la dépense. Malgré cela, il ne faudrait pas trop compter sur la reconnaissance ni même sur le bon vouloir des gens. On ne se figure pas jusqu'à quel point ces personnes auxquelles strictement on ne doit rien, deviennent difficiles et exigeantes dès qu'on assume la tâche de les amuser; combien leur oisiveté est malaisée à remplir, leur ennui difficile à charmer; quelle susceptibilité elles apportent dans les rapports les plus simples et les plus gracieux de la vie.

La première règle du savoir-vivre est de ne pas donner de leçons à ceux qui nous entourent, à moins d'y être absolument forcé par des raisons de l'ordre moral. L'amphitryon doit donc accepter ses invités tels qu'ils sont. Il ne faut pas même avoir l'air de s'apercevoir de ces sourdes exigences, de cette ingratitude anticipée, plus soucieuse des critiques à faire que des remerciements à adresser.

### IV

Il se pose tout d'abord une question singulièrement délicate, entre le châtelain et les hôtes qu'il reçoit.

Il n'est pas douteux que le maître de la maison a choisi ses invités, non pas en raison du plaisir qu'il se propose de leur offrir, mais bien en raison des agréments que lui-même se promet de leur présence. Il n'a point imité cet homme riche dont parle l'Évangile, lequel, pour remplir sa maison un jour de fête, envoie ses serviteurs ramasser au hasard tous ceux qu'ils pourront rencontrer dans les chemins et les carrefours.

Vous êtes à peine installé dans la chambre réservée à votre séjour, que vous avez déjà reconnu la plupart de ceux avec lesquels vous vous trouvez. Ce ne sont pas toujours des gens célèbres et déjà parvenus à la gloire; et cependant, vous savez très bien que chacun d'eux a sa supériorité individuelle et quelque talent par lequel il brille. Il ne manque pas, dans le monde, d'amateurs qui, au point de vue de la vraie supériorité, rendraient des points à des artistes. Un certain défaut de travail se trouve chez eux plus que compensé par l'entière liberté de l'inspiration.

C'est précisément parce que chacun des invités est si parfaitement en mesure de payer son écot pendant son séjour à la campagne, que le maître et la maîtresse de la maison doivent se

montrer particulièrement discrets et réservés. Il ne faut pas qu'ils aient l'air de se rembourser, ni qu'ils mettent à contribution le survenant avec l'acharnement d'un créancier qui craint une faillite. Il est du dernier mauvais goût d'instituer dès les premiers mots de bienvenue, une enquête pour savoir si ce chanteur a bien apporté sa musique et cet artiste son instrument, si ce poète s'est muni de ses derniers cahiers, si ce romancier doit se faire adresser chez vous les épreuves de son feuilleton, pour assurer en dehors de la danse, le charme et la variété de vos soirées.

## V

Il ne faudrait pas imiter ici ce nouvel Harpagon qui, voyant jouer la pièce de Molière, trouvait la ladrerie du héros inexcusable, parce que l'Avare de la comédie a un carrosse et des chevaux. Tout de même, il ne manquera pas de gens pour se dire que, dans leurs humbles résidences, ils ne reçoivent pas de chanteurs ni de poètes, et que, par conséquent, ces recommandations ne les regardent point.

Ils ne prennent pas garde que, dans une sphère moins élevée, ces mêmes actes d'égoïsme et d'insistance intempestive se reproduisent à chaque instant. Est-il bien convenable de laisser voir à ce jeune ingénieur que vous l'attendiez pour remanier le plan de votre jardin et rectifier l'aménagement de votre jet d'eau, à cet agriculteur que vous n'étiez pas fâché d'avoir son avis sur la coupe de vos arbres ou l'ensemencement de vos terres? Etes-vous bien venu de demander à brûle-pourpoint à ce financier, à ce médecin, à ce notaire, des conseils gratuits, lesquels, en toute autre occasion, constitueraient une forte honnête carte à payer?

Veut-on que je dise plus encore et que je descende à des détails plus intimes? Il ne faut pas avoir l'air d'attendre les gens, même pour les services les plus médiocres et les plus futiles. Il ne faut point préparer à un homme qui possède le rare talent de bien lire, un stock de volumes, de comédies, de drames dont il n'a aucune perspective de se tirer sans se résigner chaque soir à une heure ou deux de déclamation. Il ne faut pas, sous prétexte que telle jeune fille possède d'agréables talents dans la peinture ou dans la broderie, la mettre tout d'un coup en réquisition pour lui faire dessiner votre meuble, enluminer les vitraux de votre chapelle, refaire le point de votre garniture de bal.

Je prie bien qu'on n'ajoute pas ici à mes paroles, et qu'on ne leur prête pas des intentions trop rigoureuses et trop farouches. Il est tout naturel que l'on ne choisisse pas pour les faire venir chez soi des personnes insignifiantes, mal apprises, incapables d'apporter avec elles aucun

charme et aucune distraction. Il va de soi que l'on trie ses convives parmi les gens d'esprit et de ressource, et que l'on se promette, que l'on se ménage le très grand plaisir de jouir d'eux d'une façon plus complète dans une réunion plus intime et plus prolongée. Il n'y a ici de mystère pour personne, et cet empressement motivé de l'amphitryon est bien autrement flatteur qu'un simple caprice. Toutefois la délicatesse exige absolument que le maître de la maison ne paraisse compter en aucune manière sur ce qu'il attend cependant avec le plus d'impatience et le plus de certitude. Il faut qu'il ait assez de tact et de savoir faire pour paraître tout d'abord ne se souvenir de rien, pour être tout entier occupé par l'arrivée de son hôte : toute préoccupation, toute demande, toute allusion même doit être soigneusement écartée. C'est plus tard, lorsqu'un moment favorable s'offrira en quelque sorte de lui-même pour mettre en relief telle ou telle personne, que le maître du logis pourra faire appel à la complaisance et au talent bien connus de quelqu'une des personnes présentes chez lui. Encore la délicatesse lui conseille-t-elle de paraître, non point agir de son propre mouvement, mais de se faire l'interprète d'un désir commun, tellement que la faveur semble accordée non pas à lui-même, mais à tout le reste de la société.

## VI

Un maître et une maîtresse de maison bien appris doivent savoir tenir le milieu entre deux extrêmes, tous les deux également à redouter à la campagne.

Les invités ne doivent, ni demeurer abandonnés à eux-mêmes au point que leur liberté leur devienne un vide, un embarras, un ennui; ni se sentir saisis, renfermés, engagés dans un engrenage d'occupations qui ne leur laissent ni le temps de s'appartenir ni le loisir de respirer.

Le premier excès est celui que l'on rencontre le moins fréquemment.

Ceux qui prennent la peine de vous inviter et de peupler leur maison d'une foule bruyante et joyeuse, ne sont guère dans l'intention ni dans l'usage d'abandonner leurs invités à eux-mêmes et de leur laisser le soin de se divertir comme ils le pourront. Rien ne ferait moins leur compte, puisque leur vrai but en attirant chez eux des étrangers est avant tout d'en jouir.

C'est donc surtout l'autre extrémité qui est à craindre; et de fait, il n'est pas besoin de se transporter à la campagne pour y trouver des maîtresses de maison qui tiennent leur salon comme une classe. Il faut se lever, s'asseoir, manœuvrer, parler, se taire quand il leur plaît et comme il leur plaît : elles ont les gestes, les regards, les signaux, j'allais dire les admones-

tations et les réprimandes d'une sous-maitresse en activité d'emploi. Chacune de leurs soirées est soumise à un programme latent dont on ressent l'étreinte et sous lequel il faut plier. Le coup d'œil de leur surveillance n'épargne personne; et l'avertissement de leurs monosyllabes impérieux tombe indifféremment sur un Duc et Pair, sur une Eminence ou une Altesse, aussi bien que sur le savant illustre ou le poète glorieux.

Ce sont ces mêmes personnes, si expertes dans l'art de discipliner leur salon et d'en faire disparaître jusqu'à la moindre apparence, d'agrément qui, à la campagne, s'arrangent pour appliquer à leur maison toute entière le régime impitoyable des pensionnats.

Certes! leurs invités n'ont malheureusement point à craindre les atteintes du désœuvrement: tous leurs moments sont remplis par des occupations qui s'enchaînent les unes aux autres; et je ne suis pas bien sûr que le temps libre des récréations ne soit pas pris et confisqué comme le reste, par l'incessante nécessité d'apprendre des rôles, d'essayer des costumes, de répéter des chœurs, sans compter les jours assignés dès la première aurore à des promenades et des excursions obligatoires, dont on ne saurait se dispenser sans un certificat en règle du médecin.

## VII

Les maitresses de maison qui dressent avec tant de soin et avec une si cruelle prévoyance cet impitoyable menu de plaisirs, devraient bien se dire que leurs hôtes n'en ont point été sevrés autant qu'elles paraissent le croire, et que bien peu de gens apportent en effet chez elles l'affolement qu'elles s'efforcent d'inspirer.

Tout au contraire, la plus agréable perspective que puissent offrir à des gens saturés et surmenés quelques jours passés à la campagne, est cette paix et cette tranquillité qui sont presque impossibles dans les villes. Sans doute le tempérament moral de la plupart des gens aurait quelque peine à s'accommoder d'une tranquillité par trop prolongée; le vide de ces journées inoccupées ne tarderait pas à se faire sentir à ces natures trop peu habituées à chercher et à trouver des ressources en elles-mêmes. Il est plus d'une femme du monde à laquelle il ne déplaît pas d'être saisie et attachée à l'exécution continue d'un programme impitoyable. Hormis ces natures inférieures dont la faiblesse et l'oisiveté ont absolument besoin de l'esclavage des plaisirs, il n'est pas douteux qu'il est très pénible pour tout le reste des invités de n'avoir pas un moment à soi.

Les natures les plus inquiètes et les plus ardentes dans l'habitude ordinaire de la vie, ne laissent pas de subir et d'accepter volontiers une

certaine détente lorsqu'elles se trouvent à la campagne: elles se laissent aller avec une complaisance inaccoutumée à l'influence calmante du soleil et de la verdure. On n'est guère disposé à recommencer aux champs dans des conditions plus étroites et plus impérieuses, son train de vie accoutumé. Dans cette existence en commun, on n'a plus même pour se tirer d'affaire et se ménager quelque respiration, les ressources que les conventions sociales tiennent d'ordinaire à notre disposition. Lorsqu'une jeune femme fait dire qu'elle a la migraine, le correspondant qui reçoit le billet n'envoie pas aux informations pour en vérifier l'exactitude. On n'y va point voir; et l'assertion passe sans aucune difficulté.

Il n'en va pas de même, comme on le pense bien, dans ce choix restreint de personnes où chaque unité se distingue et demeure en vue. Il n'est pas possible de s'éclipser à son gré et de disparaître, sans avoir pour ainsi dire des comptes à rendre. Il n'est pas très commode de se montrer au dîner du soir, éclatante de fraîcheur et de santé, lorsque, pour ne point partir, on a allégué le matin une migraine qui vous retiendrait dans votre lit toute la journée. Le meilleur et le plus sûr pour un maître et pour une maitresse de maison, est encore de respecter tous les goûts et de ne point établir sous prétexte de divertissement parmi ses invités, de véritables règlements disciplinaires. S'il faut aux âmes habituées à une longue et active oisiveté, aux imaginations vides de toute pensée et de tout jugement un perpétuel tourbillon qui les emporte et qui les préserve du péril de se reconnaître et de réfléchir, il ne faut pas perdre non plus de vue qu'il reste encore de par le monde, assez de natures d'élites pour qu'il en soit tenu compte dans tous ces arrangements de plaisir et de distraction. Le moins qu'on puisse accorder à ceux dont je parle, c'est de faire leur choix et d'être autorisés, lorsqu'ils le préfèrent ainsi, à demeurer en dehors de la fatigue, de la banalité, de la cohue de telle excursion ou de telle partie de campagne.

## VIII

Ce respect de la liberté individuelle n'est pas très difficile à assurer, lorsque plusieurs personnes se trouvent à la fois dans le même château. La compagnie est assez nombreuse et assez variée pour que l'indépendance des uns ne nuise pas au plaisir des autres. Il se fait alors, pour parler le langage de la philosophie contemporaine, une sorte de sélection naturelle: les plus jeunes et les plus fous ne sont pas trop fâchés qu'on les débarrasse des gens plus sages et plus âgés. C'est un des préjugés de la jeunesse que les vieillards manquent de gaité: cela tient à ce que beaucoup de gens ne dis-

cernent pas la turbulence de l'animation et la grosse gaité du sourire.

La tâche devient infiniment plus délicate lorsqu'au lieu d'avoir chez soi une petite réunion de personnes diverses qui se servent entre elles de distraction par la diversité même de leurs rapports, on se trouve n'avoir sous son toit qu'un seul hôte, admis ainsi pour quelque temps dans la plus complète intimité de la famille.

La première règle à observer pour un maître et une maîtresse de maison c'est, avant tout, de maintenir leur vie habituelle et de l'arranger de telle sorte que la présence de ce nouveau venu y apporte le moins possible de dérangement. Ce serait tout à la fois un acte de maladresse et de mauvais goût que de réorganiser pour le court intervalle de ce séjour, tout le régime de sa vie intérieure. Aucune adresse, aucune attention quelque minutieuse qu'on la suppose, ne saurait dissimuler aux yeux de l'invité, cette perturbation de tous les moments et de toutes les heures dont il se sent l'insupportable cause. Il s'aperçoit, malgré tout le soin qu'on met à les cacher, du désarroi et de l'incertitude dans lesquels sa présence jette tout d'un coup les habitudes prises. Il ne peut pas se dissimuler qu'on dépit de toute la bonne volonté avec laquelle on l'accueille, de toute la bonne grâce avec laquelle il se présente, il ne laisse pas d'être à charge à ceux qui le reçoivent. C'est assurément là une impression fort pénible, et qui suffit à gâter tout le plaisir qu'on pouvait se promettre.

Ce soin de ne pas bouleverser l'ordinaire de sa maison doit s'étendre aux moindres détails.

Par exemple, quelle que puisse être la fortune de l'amphitryon et son peu de souci de la dépense matérielle, rien n'est moins poli et moins obligeant que de changer visiblement l'ordinaire de sa table. Bien que l'intention soit bonne et qu'elle tende à honorer l'hôte que l'on reçoit, il n'en n'est pas moins fort désagréable et fort gênant pour celui qui est appelé à subir chaque jour l'appareil de ce festin, de se sentir ainsi traité comme un étranger et de voir qu'on ne lui fait pas sa place à la vraie table de famille.

Il faut faire la même remarque pour la distribution et pour l'usage des appartements. On se trouve mal à l'aise lorsqu'on occupe la place de quelqu'un, lorsqu'il faut se représenter cette personne dormant hors de son lit aussi bien que de sa chambre accoutumée. Il est impossible, à travers tant d'accueil et de bienveillance, de ne pas démêler ou pressentir un certain malaise. On pourra bien regretter à son départ cet hôte pour lequel on se sera si vivement incommode, mais enfin, il n'est pas possible que ce départ et le retour à l'ordre de choses habituelles n'entraînent pas un certain soulagement intérieur dont il n'est guère flatteur de devenir ainsi l'occasion.

## IX

Lorsqu'on possède sous son toit un hôte unique, il est malheureusement rare que, sous prétexte de distraction et d'amusement, on n'exerce pas sur lui une certaine pression.

On parle chaque jour le sourire sur les lèvres de la visite du propriétaire, de cette promenade impitoyable durant laquelle il faut tout voir et tout admirer.

Il est fort à noter que ces remarques populaires malgré leur éclatante vérité, n'ont jamais corrigé aucun des abus qu'elles signalent : le châtelain a beau être un homme d'esprit, il a beau avoir eu à subir en plus d'une occasion la même revue et les mêmes commentaires, il ne laisse pas pour cela de vous promener à son tour jusque dans les moindres recoins de son domaine. C'est l'incurable faiblesse des hommes de vouloir éternellement juger autrui sur soi-même. Il est bien rare qu'on ait la fermeté d'esprit nécessaire pour reconnaître que la plupart des objets auxquels nous nous intéressons le plus demeurent profondément indifférents au reste des humains. Cette fleur que son propriétaire a plantée de sa propre main et dont il s'est complu à suivre les progrès, l'arrangement de ce parterre qui lui a demandé tant de remaniements et de combinaisons, tout cela et mille autres choses encore dont le détail est absolument infini, laissent ordinairement le visiteur dans une froideur parfaite. Autant il est convenable de lui faire jeter un coup d'œil sur cet ensemble afin qu'il puisse s'y orienter plus commodément, autant il est peu raisonnable d'attendre et de solliciter de lui ces impressions favorables que peuvent seuls faire naître l'attachement et l'habitude.

Il convient d'user de cette même discrétion en ce qui concerne beaucoup de curiosités locales dont, faute d'autres divertissements, on est venu à bout de se faire à soi-même une distraction. Il ne faut pas confondre, par un amour-propre imprudent, des prétextes d'agréables promenades avec de véritables curiosités, dignes en effet qu'on se dérange pour elles.

## X

S'il est pénible de se voir imposer des corvées peu en harmonie avec le repos et la paix dont on s'était fait à soi-même l'agréable promesse, il arrive aussi, en plus d'une occasion, qu'un maître et qu'une maîtresse de maison moins jeunes, moins ingambes, moins disposés à sortir et à se promener, ont l'égoïsme de garder au logis leur commensal et de le retenir en charte privée. Celui-ci avait résolu d'utiliser sa pré-

sence et son séjour dans le pays pour faire quelques excursions d'un véritable intérêt. Il a à sa portée des ruines, des monuments, des sites justement célèbres, et qu'il ne retrouvera jamais peut-être dans sa vie une aussi heureuse occasion de visiter en détail. Il ne demande pas qu'on l'accompagne : il n'a pas besoin d'être conduit ni ramené. Il lui suffirait qu'on lui accordât un peu de liberté; et sans qu'on prit la peine de rien lui faciliter, il se sent fort capable de se débrouiller tout seul.

Malheureusement, le châtelain et la châtelaine ne l'entendent pas ainsi. Ils ne voudraient pas qu'on pût voir leur hôte circuler sans eux; et pour ne pas troubler leur propre repos, ils aiment mieux le condamner à l'immobilité la plus complète.

Ce n'est pas tout. Du moment où les distractions extérieures sont interdites à ce nouveau solitaire, au point qu'on lui permet à peine le grand tour du parc, il devient tout naturel que l'on confisque son temps à des occupations intérieures sous prétexte de le préserver de l'ennui. C'est ainsi qu'on n'a pas honte, à deux pas de la fraîcheur des pelouses et du calme des grands ombrages, de clouer pendant le milieu même de la journée à quelque interminable partie de cartes, un pauvre malheureux citadin qui sent arriver par bouffées jusqu'au milieu du salon, la senteur des bois et l'haleine parfumée du printemps. De même, le soir, lorsque l'enivrement du grand air le disposerait de bonne heure à l'attente bienheureuse d'un doux sommeil, lorsqu'il se sentirait impatient de se coucher pour voir le lendemain le lever de l'aurore, il sera réduit à

monter dans sa chambre non pas, hélas ! pour y rester, mais pour en redescendre à l'heure même du repos, tristement habillé de noir et cravaté de blanc pour tenir pied à un certain nombre de voisins et d'invités auprès desquels on veut se parer de sa conversation et de sa personne. Souvent même on veille pour moins que cela. L'amphitryon a eu trop souvent à souffrir du vide de ses soirées allongées encore par la solitude; il n'a garde de renoncer à l'occasion qui lui est offerte de se livrer à un entretien plus intéressant : il oublie de regarder et d'écouter la pendule, et l'idée ne lui vient guère de se demander si sa victime n'aimerait pas mieux faire un autre emploi de son temps.

En effet, le maître et la maîtresse du château, sans se faire de raisonnement en forme, ne laissent pas de se dire qu'ils ont, eux, tout le temps, pendant la durée de leur long séjour de goûter à loisir le soleil et la verdure. Il leur semble tout naturel de ne pas laisser perdre l'heureuse fortune d'entretenir un homme d'esprit. Ils ne se disent pas, comme ils devraient le faire, que cet homme n'a peut-être pas quitté les salons qu'il hante chaque soir, uniquement pour venir leur donner la réplique : qu'il est tout naturellement impatient de grand air, de grand soleil, de grand vent; qu'il est capable de trouver des charmes jusque dans la pluie et jusque dans l'orage. Il y a quelque chose d'inhumain à lui refuser ainsi tous les plaisirs et toutes les jouissances de la campagne auxquels on l'a pourtant invité.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

### LETTRES DE PHILIPPE II A SES FILLES

PUBLIÉES PAR M. GACHARD

L'histoire renferme un grand nombre d'énigmes, nous ne parlons pas des faux Démétrius, des faux Baudouin, des Tancrède de Rohan, et parmi ces énigmes, on peut placer le caractère de Philippe II, fait pour dérouter les sphynx les plus habiles. Était-il né cruel, lui, au nom duquel s'accomplirent tant de cruautés? On peut en douter, car la science historique moderne a fait justice des calomnies dont Guil-

laume le Taciturne et les écrivains protestants ont chargé cette mémoire : Philippe II n'a pas fait égorger Don Carlos, qui est mort de maladie; il n'a pas fait tuer la reine Elisabeth, qui est morte épuisée par les fatigues maternelles; Philippe II a eu dans sa vie des actions généreuses, par exemple, sa conduite à l'égard de son frère naturel, Don Juan, et l'accueil qu'il fit à l'amiral Medina-Sidonia, après la défaite de l'Armada, vaincue en dépit de son nom : « Je t'ai envoyé, lui dit-il, contre les hommes et non contre les flots et la tempête; sois donc considéré comme mon fidèle serviteur! » Le malheur

de ce roi, c'est que les rigueurs, en très grande partie imputables au duc d'Albe qui furent exercées dans les Pays-Bas, il les a ratifiées. Et une fois lancé dans une voie, il s'y entêtait avec la fermeté de son caractère flamand et l'orgueil absolu qu'il devait au sang espagnol. Il fit, dans cette circonstance, une faute immense en écoutant le duc d'Albe, nourri dans les cruautés de la guerre, plutôt que les évêques des Pays-Bas, le cardinal de Granvelle en tête, qui, tous, conseillaient la clémence; il réussit dans son entreprise, car il éloigna l'hérésie des provinces méridionales des Pays-Bas, mais ce fut au prix de sa gloire, et le nom de tyran reste accolé à son nom.

Pourtant, cet homme silencieux, sombre, absolu, avait un cœur qui n'était pas étranger aux affections de la famille. Les trente-quatre lettres que M. Gachard vient de découvrir aux archives de Turin en font foi. Elles sont adressées par Philippe II à ses filles, l'infante Clara-Eugenia, qui devint gouvernante des Pays-Bas, et l'infante Catarina, qui épousa Charles-Emmanuel de Savoie. Ces lettres sont écrites du Portugal, où Philippe, après la mort de Don Sébastien, était allé prendre possession du trône.

Elles sont singulières, ces lettres, pleines de tendresse et de simplicité; le démon du Midi n'est là qu'un bon père, tout occupé de la santé, des études, des occupations de ses enfants: « Toujours, je désire vous écrire, leur dit-il, et je n'ai jamais je ne le puis à mon gré et moins encore en ce moment, il est onze heures et je n'ai pas encore soupé... » il les félicite d'avoir pu entendre chanter le rossignol, plaisir dont il est privé à Lisbonne; il leur parle de la nature, des paysages qu'il a vus, de ceux qu'elles voient elles-mêmes; il semble goûter la nature comme un poète ou un peintre. Il s'occupe beaucoup de la santé des princesses; la petite vérole dont est atteinte Clara-Eugenia l'inquiète, il remercie Dieu avec expansion qu'elle soit guérie et pas marquée, et, trait de caractère plus étonnant encore, il parle cordialement dans ses lettres, de ses vieux serviteurs, un Morata et une Madeleine, qu'il aime beaucoup, car il supporte leurs exigences comme le ferait un bon bourgeois, plein de mansuétude. Si ce livre vous tombe sous la main, lisez-le, mes chères lectrices, vous y trouverez des nouvelles raisons pour ne juger témérairement aucune créature de Dieu, fût-elle entachée d'une réputation détestable, fût-elle considérée comme un Néron...

« Des plus cruels tyrans la plus cruelle injure. »

M. B.

## PAULINE DE MONTMORIN

Comtesse de Beaumont

PAR M. BARDoux

Madame de Staël raconte, dans ses *Considérations sur la Révolution Française*, que, le jour de l'ouverture des États-Généraux, elle se trouvait placée à côté de madame de Montmorin, femme du ministre de Louis XVI, et que cette dame, voyant la joie enthousiaste à laquelle elle se livrait, lui dit: — Vous avez tort de vous réjouir, il arrivera de ceci de grands désastres pour la France et pour nous.

Et Madame de Staël ajoute: « Cette malheureuse femme a péri sur l'échafaud, son mari a été massacré le 2 septembre, sa fille aînée a péri dans l'hôpital d'une prison; sa fille cadette, madame de Beaumont, personne spirituelle et généreuse, a succombé sous le poids de ses regrets; la famille de Niobé n'a pas été plus cruellement frappée que celle de cette pauvre mère; on eût dit qu'elle le pressentait. »

C'est l'histoire de la comtesse Pauline, cette femme spirituelle et généreuse, cette femme malheureuse, que M. Bardoux a retracée avec infiniment de goût et de cœur. Malheureuse dès l'aube de sa vie, mariée à un prodige indigne d'elle, elle vit périr sa famille entière, elle ne fut sauvée qu'en subissant les plus dures conditions de la pauvreté, cachée à la campagne, sous des haillons; elle reparut enfin au jour, après la Terreur, lorsque les honnêtes gens commencent à respirer. Elle était seule: sa mère avait péri, victime du nom qu'elle portait; son père, le plus dévoué, peut-être le plus intelligent de tous les ministres de Louis XVI, avait subi une mort cruelle; son frère, sa sœur n'étaient plus: elle trouva la force de vivre pour quelques amis, comme elle échappés à la tempête, Joubert, Chénedollé, Chateaubriand, Fontanes, amitiés consolantes qui lui rendirent le goût de l'existence: elle contribua largement au mouvement d'esprit qui amena Chateaubriand à écrire le *Génie du Christianisme*, trop oublié, trop dédaigné, aujourd'hui. Toujours, elle avait attaché un grand prix aux œuvres de l'intelligence, et les Lettres constamment aimées, la distraient de ses peines, lui tenaient lieu des plaisirs et de la fortune qu'elle avait perdus. Elle était pauvre, et pauvre aussi le cercle d'élite au milieu duquel elle vivait, mais des âmes telle que celle de Pauline de Beaumont, de Joubert, de madame de Caud, la sœur de Chateaubriand, savaient dédaigner le luxe et se contenter stoïquement de ce que le sort leur avait laissé; madame de Beaumont aurait pu trouver encore quelque bonheur ici-bas, si sa faible santé, ébranlée, détruite par les émotions de la Terreur, ne lui avait imprimé ce

caractère de mélancolie qui accompagne la défaillance de nos forces. Elle aimait trop, d'ailleurs, avec trop de profondeur et de passion, pour être calme : son cœur usait sa santé, et bientôt sa vie ne tint qu'à un fil : on la mena aux eaux du Mont-Dore, puis, en Italie, à Rome, et là, malgré les soins dévoués de Chateaubriand, elle ne tarda pas à mourir (1803). M. de Fontanes annonça en ces termes cette mort à Joubert :

« Cette aimable et charmante femme, amie de Chateaubriand et la vôtre, est morte le 4 novembre, avec un courage extraordinaire. Mourir si jeune, à 300 lieues de France ! Heureusement, elle a vu son lit de mort entouré de tous les secours et de tous les regrets de l'amitié. Ses funérailles ont été accompagnées de ce qu'il y a de plus illustre à Rome, et sa mémoire vivra dans des cœurs dignes d'elle. Votre souvenir a occupé ses dernières pensées. Elle vous laisse quelques-uns de ses meubles qu'elle affectionnait le plus. Ses livres sont à Chateaubriand..... Je voudrais être avec vous pour parler longuement de celle qui n'est plus. Toutes les fois qu'un être aimable disparaît, je crois voir un grand vide auprès de moi.... »

Chateaubriand, fidèle au souvenir de celle qui l'avait aimé, lui éleva un monument dans l'église de Saint-Louis-des-Français ; Pauline de Montmorin est représentée mourante et montrant d'une main défaillante les portraits de son père, de sa mère, de sa sœur et de son frère, avec ces mots : *Quia non sunt*, parce qu'ils ne sont plus.

La plume exercée de M. Bardoux a retracé avec bien du talent cette existence agitée, il a peint de main de maître ce caractère attachant et cette société complètement disparue sous le flot montant de la démocratie et des intérêts matériels.

Nous signalons ce livre à nos lectrices : c'est vrai, car c'est l'histoire, c'est intéressant, car c'est l'histoire d'une âme.

## REINE ET MAITRESSE

PAR MADAME DE WITT

Prix : 2 francs.

Les livres de madame de Witt nous intéressent toujours et les nouvelles que contient ce volume ont ce même cachet de vie et de simplicité que nous avons signalé dans ses précédents ouvrages. Le premier récit, *Reine et Maitresse*, dépeint bien les déceptions d'une jeune fille qui a voulu régner dans la maison du mari, y devenir, selon l'expression ordinaire, reine et maitresse, mais qui n'a pas su prendre le bon moyen, la douceur, l'attention aux multiples devoirs de la femme, et qui se trouve à la fin, étrangère à son foyer. Une femme est l'histoire d'un beau dévouement conjugal ; A la porte d'une église, joli récit de la vocation d'un pauvre enfant qui devient un grand artiste ; mais la perle du recueil, c'est : *Attendre sans voir venir*..... Claire Allez est pauvre, isolée, elle n'a qu'un seul ami, son fiancé ; qu'un seul espoir, le retour de ce fiancé, parti pour une exploration dans les mers polaires. Elle l'attend... sans le voir venir, elle l'attend dans la souffrance et le travail ; elle le remplace auprès de sa mère, qui n'est ni tendre, ni juste ; elle attend pendant des années, il vient enfin, et quoiqu'il soit infirme, pauvre, Claire bénit Dieu, et ceux qu'elle aime tant, le fils et la mère la bénissent à leur tour.

Il y a un charme indéfinissable dans le talent de madame de Witt, la vie, la sincérité, le goût du bien animent les figures qu'elle crayonne, on les trouve si belles et si bonnes qu'on voudrait bien leur devenir semblable. M. BOURDON.

## A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

### Droit d'aubaine.



UBIN (bas-latin *Albanus*) est l'ancienne dénomination de l'étranger en France. L'étymologie de ce mot a donné lieu aux hypothèses les plus diverses. Deux sont regardées comme plus vraisemblables que les autres : celle de

Loisel qui voit dans *Aubaine* une contraction des

mots *alibi natus*, né ailleurs ; et celle de Caze-neuve et de DuCange qui rattachent ce mot aux expressions *Albin*, *Alben*, *Albani*, qui étaient propres à l'Ecosse, et qui s'étendirent à l'Irlande et au reste de l'Angleterre. Les habitants de la Grande-Bretagne, de l'ancienne *Albion*, ayant toujours été très voyageurs, les Français dans cette hypothèse, auraient été amenés à donner à tous ces étrangers une dénomination empruntée à ceux qu'ils voyaient le plus souvent. L'explication de cette même origine a été présentée un peu différemment : on a dit que la France,

au IX<sup>e</sup> siècle, recevait un grand nombre d'étrangers qui fuyaient la férocité des Danois; il en venait des contrées les plus lointaines, particulièrement du Nord et de l'Ecosse. La plupart étaient sans doute originaires d'Albanie; ils ont donné leur nom aux autres étrangers, et la protection sous laquelle les prit le roi de France s'appela l'*Avouerie des Aubains* (*Advocatia Albanorum*).

De *Aubain*, signifiant étranger, est venu *aubaine*, succession de l'étranger non naturalisé, et enfin le *droit d'aubaine* (*Jus albanagii*), en vertu duquel le souverain recueillait la succession des étrangers qui mouraient dans ses Etats, ainsi que tous les biens qui leur étaient laissés par succession, par testament ou par tout autre acte de dernière volonté.

Le *droit d'Aubaine*, qui a été exercé à peu près par tous les gouvernements, a pris naissance en France sous le régime féodal. La tutelle royale fut remplacée pour les étrangers par celle des seigneurs, qui en firent bientôt une source de revenus. Les personnes ne se distinguant plus qu'en seigneurs, en vassaux et en serfs, les étrangers qui vinrent s'établir dans le royaume furent traités très durement; dans plusieurs parties du pays ils furent même réduits à l'état de serfs. Et l'on était étranger sous le régime féodal non seulement pour n'être pas français, mais simplement pour être d'une autre seigneurie ou d'un autre diocèse. Les sujets d'une seigneurie qui passaient d'un lieu dans un autre s'y trouvaient *aubains*, et étaient traités comme tels si après un séjour d'un an et un jour ils n'avaient pas fait *aveu* (V. ce mot) au seigneur.

Les droits des seigneurs à la succession des étrangers subsistèrent jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, époque où l'autorité royale dépouilla les seigneurs de ce privilège et concentra en ses seules mains l'exercice de tous les droits sur les *aubains*. Les rois alors prirent les aubains sous leur *avouerie* ou protection royale. L'*aubain* qui avait reconnu le roi, c'est-à-dire qui lui avait fait *aveu*, conserver sa franchise et était à l'abri des entreprises et des violences des seigneurs. Il ne resta plus à ces derniers, dans certaines provinces, que l'*aubinage*, droit payé pour l'*aubain* qui était décédé sur leurs terres.

Lorsque le *droit d'aubaine* fut inhérent à la couronne et fit partie des revenus royaux, les *aubains* mariés payèrent, dans quelques provinces, comme chefs de famille, une redevance de douze deniers, dite *chevage*. Lorsqu'ils se mariaient sans autorisation royale, ils devaient une amende de soixante sous, et s'ils voulaient se marier avec des regnicoles, un droit exorbitant de *fors-mariage* (*foris-maritagium*) les obligeait à abandonner ou le tiers ou la moitié, suivant les lieux, de leurs biens, meubles ou immeubles.

Le *droit d'aubaine* tendit peu à peu à diminuer. Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, la France fit avec les gouvernements étrangers quelques

conventions destinées à l'abolir réciproquement. Il fut aussi l'objet de certaines exceptions en faveur des étrangers qu'on voulait attirer ou des industries dont on désirait encourager l'établissement; mais il subsista, plus ou moins amendé, jusqu'à l'époque de la Révolution. Les étrangers, au dernier siècle, pouvaient vendre, échanger, trafiquer; mais ils ne pouvaient ni transmettre leur succession à leurs parents, ni même recueillir entièrement la leur, car le fisc s'en attribuait une partie en vertu du *droit de détraction*, droit qui permettait au souverain de distraire à son profit une partie des successions que les étrangers étaient autorisés à recueillir dans ses Etats. On a dit avec raison que les aubains vivaient libres et mouraient serfs.

Par décret du 6 août 1790, l'Assemblée Constituante abolit le droit d'aubaine, « Considérant qu'il est contraire aux principes de fraternité qui doivent lier tous les hommes, quels que soient leur pays et leur gouvernement; que ce droit, établi dans des temps barbares, doit être proscrit chez un peuple qui a fondé sa constitution sur les droits de l'homme et du citoyen; et que la France libre doit ouvrir son sein à tous les peuples de la terre, en les invitant à jouir, sous un gouvernement libre, des droits sacrés et inaliénables de l'humanité. » L'année suivante, le 13 avril, l'abolition fut étendue à toutes les possessions françaises. Le Code civil avait rétabli le *droit d'aubaine* contre les étrangers des pays où il existait encore; mais en 1819 l'accord se fit entre tous les Etats, et le vieil usage disparut complètement.

Ce mot *aubaine*, qui servait pendant des siècles à désigner un bien auquel les seigneurs et les rois n'avaient aucun droit légitime, sert depuis, par extension et par analogie, à indiquer les biens que l'on s'arroge ou les profits inattendus: c'est à moi *par droit d'aubaine*, dit celui qui s'empare de quelque chose; c'est pour lui une *aubaine*, dit-on en parlant de celui à qui échoit quelque fortune inespérée.



### Rouliers.

Brabançons. — Cotereaux (1).

On désignait, sous ces noms, au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, les bandes d'aventuriers qui se formèrent en France après le départ de Louis VII pour la deuxième croisade (1147). Les rouliers étaient au service des seigneurs qui les prenaient à leur solde; les guerres et les dissensions reli-

(1) « Je trouve que ces canailles s'appeloient aussi *Paillards*, *Palearii*, à mon avis, parce qu'ils couchoient tous pêle-mêle et se veautroient sur la paille. » (MEZERAY.)

gieuses qui désolèrent le Midi de la France les avaient rendus nécessaires. Toujours en armes, ils se faisaient brigands lorsqu'ils cessaient d'être soldats. « Sur tout le territoire de la France, dit Rigord, lechronographe de Philippe-Auguste, on ne rencontrait que *routiers* et *cotereaux*, gens mal avisés et sans crainte de Dieu aucune : nul n'osait plus sortir des cités ni des châteaux, tant la campagne en était remplie. » Ennemis de toute foi et de toute loi, ces brigands ne respectaient ni les femmes ni les enfants, et s'attaquaient surtout au clergé, dont ils pillaient ou brûlaient les églises et les monastères. « Ils traînaient avec eux, rapporte ce même chroniqueur, les prêtres et les religieux chargés de liens, et les appelaient chanteurs par dérision, et leur disaient de chanter, en leur donnant des soufflets et en les battant de grosses verges. Ils prenaient l'Eucharistie de leurs mains souillées de sang, la jetaient à terre et la foulaient aux pieds. »

Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les *routiers* furent réprimés dans leurs excès par les *confrères de la paix*; mais ils désolèrent encore la France, dans les siècles suivants, sous les noms de *Malandrins* et d'*Ecorcheurs* (voir ces mots), et ne disparurent entièrement de France que sous Charles VII, lorsque ce roi eut établi une armée régulière. — Ce même nom de *routiers*, du reste, était donné dans les derniers temps à des troupes légères qui se sont signalées beaucoup moins par les ravages qu'elles ont faits que par les services qu'elles ont rendus.

De ces trois expressions : *routiers*, *brabançons* et *cotereaux*, qui servent à dénommer les mêmes espèces d'hommes, une seule est générale, c'est celle de *routiers* : le vieux mot *route* signifiant dande de soldats, compagnie d'hommes armés, avait pour origine le bas latin *rupta* (bande, fraction, division); de là, les *routiers* (*ruptuarii*), troupes rompues et débandées (1). *Route*, signifiant chemin, a la même origine : *via rupta*, voie faite en rompant la forêt ou le sol.

*Brabançons* vient de ce que plusieurs des troupes mercenaires étaient originaires de la province de Brabant (2). « Les Brabançons passaient pour être, dit la chronique des Religieux de Saint-Denis, de tous les étrangers les plus inhabiles au métier des armes et en même temps les plus avides de pillage. »

Quant au mot *cotereaux*, il a été l'objet de plusieurs conjectures : les uns l'ont tiré de *coterel*, sorte d'arme (dérivé de *culter*, couteau), parce que les *cotereaux* étaient armés de longs couteaux; les autres, du bas latin *cota* (cabane, ma-

sure), étymologie à laquelle se rattacheraient les mots latins *coterelli*, *cotarelli*, par lesquels certaines chartes du XI<sup>e</sup> siècle désignaient une classe de serfs. C'est de ce même mot *cota*, que sont sortis *cottage*, petite maison de campagne, et *coterie*, *coteria*, autrefois réunion de paysans exploitant les terres d'un seigneur; aujourd'hui compagnie de personnes qui cabalent dans un intérêt commun.

### Confrères de la Paix, ou Chaperons blancs.

Les *routiers*, *brabançons* et *cotereaux* poursuivant le clergé comme faisaient les hérétiques, le concile de Latran avait lancé l'anathème, en 1179, contre tous ces brigands et contre ceux qui les employaient. Mais il fallait d'autres forces, pour les vaincre, que les foudres de l'église, il fallait des combattants. Une fraude pieuse, dont s'avisait un chanoine de Notre-Dame du Puy-en-Valay, devait en susciter. Un pauvre charpentier nommé Duvaut était connu pour sa grande dévotion. Une nuit qu'il était en prière dans l'église, le chanoine lui apparut sous la forme de la Sainte-Vierge, lui donna mission de prêcher une ligue chrétienne contre tous les larrons du bien d'autrui et lui remit un sceau où était gravée l'image de Notre-Dame tenant l'enfant Jésus, avec cette légende : « Agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde, donne-nous la paix. »

Le visionnaire s'annonça aussitôt comme envoyé du ciel pour rétablir l'ordre dans le royaume. A sa voix, les paysans s'enrôlèrent sous le titre de *Confrères de la Paix*; on fit emprendre en étain le scel où était l'image de Notre-Dame, on le plaça sur des *Chaperons blancs*, semblables aux capuchons des moines, et l'on jura guerre à mort à tous Brabançons, *routiers*, *cotereaux* et Aragonais. La *Confrérie de la Paix* s'étendit dans le centre de la France, et ne tarda pas à former une armée qu'animait la soif de la vengeance. Les bandits furent traqués, poursuivis avec fureur, et finalement ils furent écrasés. (1183).

Cette armée composée de paysans et soutenue par le clergé, était devenue une force. Oubliant leur origine et leur nom, les *Confrères de la Paix*, enivrés de leurs succès, se firent agitateurs et révoltés; prêchèrent l'égalité naturelle des hommes, la désobéissance aux seigneurs, et alors la noblesse se mit contre eux; à leur tour, ils furent vaincus.

Un *Chaperon blanc* a été porté aussi par les *Maillotins* et les *Cabochiens* (Voir ce mot).

(1) *Roture* et *Roturier* ont aussi pour origine le latin *ruptura*, qui, au moyen âge, avait pris le sens de champ défriché, puis celui de « petite culture tenue en villenage ».

(2) On appelait de même *Aragonais* et *Navarrois* les brigands qui venaient des régions de l'Espagne.

## Croisade des enfants.

Les historiens de la France désignent ainsi une des plus singulières explosions religieuses qui se soient produites au moyen âge. Elle eut lieu en 1213, un an avant la première insurrection des Pastoureaux. « Un certain jeune gars, dit le chroniqueur Mathieu Paris, errant par les villes et les châteaux du royaume de France, comme s'il eût été envoyé de Dieu, chantoit en langue française : *Seigneur Jésus-Christ, rends-nous ta sainte croix !* avec beaucoup d'autres choses ; et, quand les enfants de son âge le voyoient et l'entendoient, ils le suivoient en foule, abandonnant leurs pères et leurs mères, leurs nourrices et tous leurs amis, sans que rien les pût retenir ; ils le suivirent devers la Méditerranée, marchant en une procession innombrable et chantant comme leur maître, qui était porté sur un char moult bien orné, et entouré d'une garde d'enfants en armes. »

On a évalué à quatre-vingt-dix mille le nombre des enfants qui, dans cet étrange affolement, s'attroupèrent ainsi pour « aller recouvrer la croix du Seigneur. » La plupart, sur l'ordre du roi, furent reconduits chez leurs parents ; d'autres, qui persistèrent, périrent de misère et de fatigue sur les chemins ; quelques milliers enfin arrivèrent à Marseille où ils s'entassèrent sur sept grands navires qui presque tous firent naufrage. Ceux qui ne périrent point furent menés dans des ports musulmans, et les malheureux enfants furent vendus aux infidèles par deux négociants de Marseille qui laissant croire qu'ils s'associaient à leur œuvre, avaient offert de les transporter gratuitement en Syrie. Ces deux hommes, Hugues Ferré et Guillaume Porc, ayant plus tard tramé un complot contre l'empereur Frédéric II, furent découverts et périrent dans les supplices.

CH. ROZAN.

(A suivre.)

## ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE ET FIN)



« A traversée fut heureuse, le temps était magnifique. Dès le lendemain les voyageurs arrivèrent à la plage de Carqueranne, où les élèves de l'orphelinat prenaient leur leçon de natation. A peine eurent-ils reconnu le yacht qu'ils poussèrent des cris de joie et s'avancèrent vers lui en nageant comme des tritons et en criant de toutes leurs forces : Soyez le bien venu, père ! (c'était le nom qu'ils donnaient à M. de Mélissanne) soyez le bien venu. »

« Bonjour, mes enfants, répondit monsieur de Mélissanne, je suis bien heureux de vous revoir. »

Et il l'était en effet, l'excellent homme !

Il avait fait promettre à ses compagnons de

voyage de s'arrêter chez lui tout un jour, et il leur montra en détail son établissement.

« Vous le voyez, dit-il à mademoiselle de Chanterive, les conseils de votre sainte cousine ont porté fruit, je tâche de mettre en pratique ses idées et les miennes, et je me trouve déjà bien d'un commencement d'exécution. »

— Je suivrai votre exemple, monsieur, dit très sérieusement la jeune fille ; les leçons de ma cousine, dont j'ai tenu trop peu de compte, et celles de l'expérience ne seront pas perdues pour moi, je veux en faire la règle de ma conduite. »

Maurice profita de son séjour à Carqueranne pour écrire à madame de Chanterive, comme il l'avait déjà fait à Calvi, afin de la préparer au bonheur de revoir sa petite-fille ; il lui avait appris qu'un échappé du naufrage de l'*Abaltucci* avait vu, de ses propres yeux vu, un matelot de l'équipage, nageant d'une main et soutenant, de l'autre, une jeune fille, dont le signalement donnait quelque espoir que ce pût être Aline, et qu'il allait prendre à ce sujet tous les renseignements qu'il pourrait recueillir. Il lui écrivit ainsi, cette fois : « Chère tante, j'espère pouvoir vous donner bientôt de bonnes nouvelles. Soignez-vous bien,

afin d'être en bonne santé pour recevoir Aline, dans le cas où je serais assez heureux pour la ramener à Monplaisir. »

Le lendemain, après le déjeuner, les deux cousins continuèrent leur route en causant gaîment, mais à mesure qu'ils approchaient de Monplaisir, Aline devenait plus émue, plus silencieuse; elle allait revoir cette bonne grand-mère, qui l'aimait d'un si tendre amour; chaque tour de roue la rapprochait davantage, elle reconnaissait ce chemin qu'elle avait si souvent parcouru, ces paysages pittoresques qu'elle avait craint de ne plus revoir; chaque point de vue, chacune de ces maisons qu'elle connaissait depuis son enfance; chaque arbre, pour ainsi dire, lui rappelait un souvenir; elle allait ressaisir sa vie heureuse et facile d'autrefois, non pour abuser des dons de la fortune, comme elle l'avait fait jadis, mais pour en jouir sagement, en en faisant aussi jouir les autres.

Bientôt les tourelles de Monplaisir se dessinaient à l'horizon; jamais cette habitation ne lui avait paru plus belle.

« Monplaisir! Monplaisir! s'écria-t-elle radieuse en étendant la main vers le château, qu'illuminait en cet instant les derniers rayons du soleil... »

— Et sans doute ta grand-mère, » dit Maurice en lui montrant du doigt une voiture, qui s'avavançait dans la grande allée au petit trot de deux chevaux gris. C'était en effet la bonne dame, à qui un instinct secret avait fait deviner tout ce que Maurice n'avait annoncé qu'à demi. Elle accourait imprudemment, palpitante d'amour et d'espoir; une déception aurait pu la tuer, mais déjà sa chère Aline avait mis pied à terre, et se précipitant dans la voiture, serrait la bonne vieille sur son cœur.

Maurice prit une vive part à leur bonheur. Ils passèrent la soirée, qui leur parut bien courte, à se raconter leurs aventures, dont tous les détails les intéressaient, à parler de leurs chagrins pendant qu'ils étaient séparés, et à bénir Dieu, qui leur rendait tout ce qu'ils avaient cru perdu à jamais. Et, quand ils se retirèrent pour prendre du repos après cette journée de voyage et d'émotions, on ne saurait dire avec quelle joie presque enfantine Aline reprit possession de son élégant appartement de jeune fille, de ses rideaux de mousseline blanche, de ses jolis meubles et de ses fraîches tentures.

« Comme tout cela est beau, dit-elle, beaucoup trop beau! »

Elle demanda à Dieu la grâce de ne pas se laisser amollir de nouveau par le luxe, car elle voulait mettre en pratique toutes ses résolutions.

La première était de chercher la veuve et les enfants de Léonard, de les aider de sa bourse et de ses conseils et de leur adoucir autant qu'il était possible, la perte qu'ils avaient faite à

cause d'elle. Elle put leur assurer une pension assez forte pour leur permettre de prendre un état honorable.

Cependant le bruit du retour d'Aline s'était répandu parmi les connaissances de la famille de Chanterive, et l'on accourut de toute part pour voir la ressuscitée.

Madame Verdier ou de Verdier, comme elle se faisait appeler alors, ne fut pas des dernières à se présenter à Monplaisir; Aline l'accueillit avec une politesse un peu froide, mais bienveillante, et qui ne ressemblait en rien à la manière hautaine et presque impertinente, dont elle l'avait reçue lors de sa première visite.

« Quel bonheur de vous revoir en pleine santé et plus fraîche que jamais, s'écria l'ancienne modiste en serrant fortement la main qu'on lui tendit, surtout lorsque depuis longtemps on vous croyait engloutie au fond de la mer! quel dommage que ce pauvre Dumontel n'ait pas eu plus de flair, il ne se serait pas suicidé, comme il l'a fait... »

— Suicidé! s'écria mademoiselle de Chanterive en pâlisant horriblement; monsieur Dumontel s'est suicidé!

— Quand je dis qu'il s'est suicidé, je l'entends moralement: il a épousé une veuve fort laide et plus âgée que lui, qu'il croyait beaucoup plus riche qu'elle ne l'est en effet, et qui le rend fort malheureux. C'est à peine si elle a consenti à payer une partie de ses dettes, et elle lui tient la dragée si haute qu'il ne peut disposer en rien de sa fortune.

— Je suis bien fâchée que M. Dumontel n'ait pas lieu d'être satisfait de son sort, répondit simplement Aline; mais on peut espérer que ces nouveaux époux, quand ils se connaîtront davantage, finiront par s'entendre et pourront vivre heureux ensemble.

— Ainsi soit-il! répondit madame Verdier, j'ai de la peine à le croire. Mais parlons de vous, chère demoiselle; maintenant que vous voilà revenue en parfaite santé, vous allez reparaitre dans le monde dans tout l'éclat de votre jeunesse, de votre beauté et de vos ravissantes toilettes.

— Vous le voyez, madame, je porte le deuil de ma mère et de ma cousine de Survilliers... »

— Oui, je comprends, mais enfin les deuils ne durent pas toujours, et vous nous reviendrez plus brillante encore que par le passé, je connais beaucoup de gens qui le désirent et qui l'espèrent. »

D'autres visites mirent fin à cet entretien qu'Aline commençait à trouver un peu long. Madame de Chanterive les accueillait avec sa politesse bienveillante, et Aline se montrait reconnaissante de l'intérêt qu'on lui témoignait, cherchant à être agréable à tous. Ce n'était plus cette pimbêche, tantôt dédaigneuse et maussade, tantôt frivole et évaporée, dont on

se moquait ou dont on se plaignait jadis; on la trouvait maintenant embellie et son caractère absolument changé.

« C'est étonnant combien un bain de mer de dix à onze heures et la crainte de servir de pâture aux poissons peuvent influer sur le ton et les manières d'une jeune fille! dit, en sortant de Monplaisir, une vieille douairière, qui avait eu plusieurs fois à se plaindre de l'impolitesse de mademoiselle de Chanterive; Aline est devenue, par suite de ce procédé, aussi aimable qu'elle était sottre et désagréable autrefois; j'ai envie d'envoyer la recette à d'autres demoiselles de ma connaissance.

— Je doute que vous les trouviez disposées à faire l'expérience de ce traitement héroïque, lui répondit en riant sa compagne; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Aline est devenue charmante et qu'avec sa grande fortune les épouseurs ne lui manqueront point. »

Quinze jours en effet n'étaient pas écoulés depuis le retour d'Aline au château que plusieurs prétendants sollicitaient sa main. Mademoiselle de Chanterive les refusa tous sans la moindre hésitation.

— Tu as bien raison, ma chérie, lui dit sa grand'mère; quel mari vaudrait pour toi cet excellent Maurice, que nous t'avons toujours destiné? »

Aline baissa la tête sans répondre; mais elle pensait dans le fond de son âme :

« Certainement, Maurice est le meilleur des hommes, il a toujours été bon et dévoué pour moi, et j'ai pour lui beaucoup d'affection; mais pour que je consente à l'épouser, il faudrait qu'il en témoignât le désir, et rien ne m'encourage à croire qu'il y pense à présent. »

Le fait est que loin de paraître chercher à plaire à sa cousine, le capitaine au contraire, évitait les relations trop fréquentes avec elle. Il avait dit à madame de Chanterive que certaines réparations urgentes à faire à sa maison de Béret y exigeant sa présence, il allait s'y établir, ce qui ne l'empêcherait pas de se tenir toujours à la disposition de sa tante et de sa cousine, toutes les fois qu'il pourrait leur être utile.

Madame et mademoiselle de Chanterive avaient été peinées de cette décision, mais elles ne s'y étaient pas trop vivement opposées, la jeune fille par délicatesse féminine, et la grand'mère par suite de son caractère doux et facile, qui la portait presque toujours à condescendre aux volontés des autres.

Elle continua donc à vivre paisiblement, heureuse des soins et de la tendresse que lui prodiguait sa petite-fille. Son deuil la dispensant de paraître au bal ou en soirée, Aline s'était contentée de rendre les visites qu'on lui avait faites, refusant toute invitation, et se créant ainsi un genre de vie tout différent de celui qui

l'avait jadis entraînée dans le tourbillon du monde. Ayant remarqué que son cousin Maurice souriait quelquefois de son ignorance, elle se mit en tête de refaire son éducation par trop négligée, et consacra la plus grande partie de ses matinées à l'étude et aux lectures sérieuses. Elle se fit même un devoir d'apprendre à fond l'Italien qu'elle avait jadis refusé d'étudier, mais dont son séjour à Scopo-Grosso lui avait prouvé l'utilité et lui facilitait l'intelligence. L'après-midi, au contraire, était entièrement consacrée à sa grand'mère; elle lui faisait la lecture, lui servait de secrétaire, chantait ou jouait du piano pour la distraire, l'aidait à diriger sa maison ou bien travaillait auprès d'elle à quelque ouvrage de couture pour les pauvres, ou à quelque broderie pour l'église du village. Souvent aussi elles faisaient ensemble, à pied ou en voiture d'assez longues promenades; quelquefois elles allaient surprendre le capitaine dans sa maison de campagne, s'intéressant aux travaux qu'il faisait exécuter, et le ramenant ensuite à Monplaisir.

C'est ainsi que se passa, doucement pour Aline, l'hiver tout entier et même une partie du printemps, sans plaisirs bien vifs, mais sans peines ni soucis. Il n'en était pas de même de Maurice, dont le caractère, toujours loyal et bon, était devenu fort inégal; quelquefois joyeux et plein d'entrain, il se montrait charmant pour sa tante et pour sa cousine, mais le plus souvent il paraissait morose et troublé par un chagrin secret. Sa forte voix, qui avait par moments des notes d'une grande douceur, était devenue à l'ordinaire plus ferme et plus impérieuse, on eût dit qu'il reprenait le ton du commandement à l'exercice. Regrettait-il donc l'état militaire, qu'il n'avait quitté que pour ne pas laisser après la catastrophe de l'Abbatucci, sa vieille tante complètement seule?

## XII

Au commencement de mai, par une matinée délicieuse, mademoiselle de Chanterive, enveloppée dans un blanc peignoir respirait à sa fenêtre l'air embaumé, qu'agitait une douce brise, lorsqu'elle vit de loin arriver dans la grande allée du château un simple break, qu'elle crut reconnaître.

« M. de Mélissanne s'est-il décidé cette fois à nous faire la visite qu'il nous promet depuis si longtemps? se dit-elle. »

C'était bien, lui en effet, avec sa longue redingote boutonnée jusqu'au menton et son chapeau à haute forme.

Aline descendit en courant et s'avança au devant de lui jusqu'au bas du perron.

« Enfin! lui dit-elle, il y a longtemps que nous vous attendons.

— Je tenais infiniment à passer auprès de vous le premier anniversaire de cette terrible journée, qui ne s'effacera jamais de notre mémoire, et c'est demain le 7 mai. Mais où est donc votre cousin ? Maurice ne serait-il pas encore levé par hasard ?

— Mon cousin est à Bérét, à cette maison de campagne, dont il a hérité de son excellente sœur, et à laquelle il fait faire des réparations urgentes.

— A Bérét, s'écria M. de Mélissanne, la résidence habituelle de cette sainte femme, madame de Surveilliers ; là où elle a vécu, pleuré et prié pendant les dernières années de sa trop courte existence. Je vais y chercher votre cousin, c'est un pèlerinage que je veux faire.

— Non pas avant d'avoir vu ma grand-mère et d'avoir déjeuné.

— Avant tout, mademoiselle, mais je reviendrai ici aujourd'hui même, je reviendrai avec le capitaine.

— Vous le trouverez bien changé ; il est fort triste depuis quelque temps, sans que nous sachions pourquoi.

— Vraiment ! eh bien ! je m'en doute, moi, je vous le dirai bientôt, mais veuillez, en attendant, m'indiquer le chemin de Bérét, je suis impatient de m'y rendre.

Le capitaine de Chanterive reçut M. de Mélissanne comme un ami qu'on est charmé de revoir après une longue absence ; il lui fit, sur sa demande, visiter en détail tout son petit domaine et surtout sa maison.

« C'est donc ici, dit M. de Mélissanne, cette demeure bénie, où elle est restée si longtemps seule avec sa douleur, mais aussi avec sa foi vive, sa charité ardente ; oui, je me rends bien compte de la disposition des lieux ; voici son salon, sa chambre à coucher...

— Et son oratoire, dit Maurice, en poussant une porte, qui laissa voir une petite pièce, dans laquelle se trouvait un autel, orné de fleurs et surmonté d'une belle statue de la sainte Vierge, au pied d'un magnifique crucifix.

— Oui, c'est bien ainsi que je me figurais ce paisible ermitage, dit à demi-voix et en se parlant à lui-même M. de Mélissanne ; c'est ici qu'elle priait, qu'elle se consolait, qu'elle apprenait à vivre et à mourir saintement. O mon ami, laissez-moi m'agenouiller un instant au pied de cet autel, sur ce prie-Dieu, qui était le sien sans doute.

— Tout ici est à votre disposition, dit le capitaine en s'éloignant.

Quelques instants plus tard, M. de Mélissanne rejoignait Maurice au jardin, son visage était serein, sa bouche et ses yeux souriants.

« Mon jeune ami, dit-il au capitaine à brûle-pourpoint, c'est demain que finit le deuil de mademoiselle de Chanterive, à quand son mariage ? »

Maurice tressaillit.

« On vous a parlé de son mariage, dit-il ; elle a donc accepté un de ces nombreux coureurs de dot, qui, sans la connaître autrement que par oui-dire, aspirent à sa main ? il fallait bien s'y attendre, il eût été plus sage de s'habituer d'avance à cette idée ; mais quel est donc l'heureux mortel qui a fixé son choix ? »

Maurice dit tout cela avec une grande vivacité, ses paroles étaient empreintes d'amertume, son regard était sombre et ses lèvres tremblantes. M. de Mélissanne répondit avec un calme parfait et un sourire un peu ironique, quoique toujours bienveillant.

« Cet heureux mortel, ce serait vous, Maurice, si vous vouliez vous donner la peine de vous mettre sur les rangs.

— Vous vous trompez cette fois, monsieur de Mélissanne, Aline a pour moi, je pense, l'affection d'une parente, mais pas plus.

— Et comment le savez-vous ?

— Elle me l'a dit à moi-même.

— Dans un moment de colère ou de dépit, peut-être ?

— Non, avec tout le sang-froid dont elle est capable, avec toutes les apparences d'une grande sincérité, et cela peu de jours avant son funeste voyage...

Et il raconta en peu de mots la conversation qu'il avait eu jadis avec elle sous la tonnelle de jasmin, et la lettre qu'il avait écrite à madame de Chanterive et par laquelle il renonçait très positivement à la main de sa cousine.

« C'est une décision, dit-il, que je crus devoir prendre pour mon honneur et pour le bonheur de tous les deux, mais qui me coûta beaucoup cependant. Je m'étais habitué dès l'enfance à regarder Aline, comme devant être ma femme, parce que c'était le désir de toute ma famille, et parce que j'avais pour elle une grande affection malgré ses nombreux défauts, dont je cherchais peut-être trop à la corriger. Mais depuis que je l'ai revue à Scopo-Grosso, depuis surtout que de capricieuse, volontaire, égoïste, affolée de plaisirs, elle est devenue douce, aimante, toute occupée de s'acquitter de ses devoirs, pleine de bienveillance pour tout le monde, mon cœur s'est ouvert pour elle à une tendresse sans bornes, à un amour extrême, et je suis bien malheureux ; car j'ai rompu avec elle de mon plein gré...

« Comment voulez-vous que je dise, maintenant à la plus belle, à la plus riche héritière du pays : j'ai changé de nouveau d'idée, et, toutes réflexions faites, je reviens à vous ; je réclame votre main, que votre grand-oncle m'a offerte sans que je lui ai demandée ; moi, qui ai dix ans de plus que vous, le teint hâlé par le soleil d'Afrique, et qui porte sur mon visage une balafre, qui peut être glorieuse, mais qui n'est pas agréable à voir. Puis-je lui dire : marions-nous bien vite et que notre roman finisse ? »

— Vous parlez comme un livre, mon cher ami, avec une facilité d'élocution, une éloquence naturelle, dont je vous fais compliment ; tout cela est très spécieux, très bien déduit, vous le pensez ; mais permettez-moi de vous dire que tout ce que vous avez dit ne signifie absolument rien ; mademoiselle de Chanterive vous estime et vous aime, elle vous préfère à tout autre.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Non, je ne l'ai pas interrogée à ce sujet ; mais le don de seconde vue... »

Maurice fit un geste d'impatience.

— J'en étais sûr, dit M. de Mélissanne, vous êtes de ceux qui ne veulent pas y croire.

— Je crois à votre bonté, à votre esprit, à votre dévouement, à tout l'intérêt que vous voulez bien nous porter et dont vous nous avez donné de si grandes preuves.

— C'est déjà quelque chose, reprit en souriant M. de Mélissanne, ne tenez pas compte, si vous le voulez, du don de seconde vue ; mais rapportez-vous-en à ma perspicacité naturelle. Eh bien ! elle me dit que vous êtes, entre tous, le préféré d'Aline ; celui dont elle désire faire son compagnon, son protecteur, en un mot, son mari.

— Je voudrais vous croire, » répondit Maurice en soupirant.

Mais les paroles de M. de Mélissanne lui étaient trop agréables pour qu'elles ne trouvassent pas d'écho dans son cœur ; est-il rien de plus naturel que de se croire aimé de ceux que l'on aime !

Immédiatement après le repas pris ensemble, les deux amis montèrent en voiture pour se rendre à Monplaisir, où ils furent reçus cordialement par la grand'mère et par sa petite fille. Le reste de la journée s'écoula rapidement, les deux échappés du naufrage de l'Abbatucci avaient tant de choses à raconter à leurs amis intimes, tant de détails à donner, inédits encore et d'un si grand intérêt !

— Demain, dit la grand'mère, on doit dire dans l'église de notre village une messe de morts pour les victimes de ce funeste accident ; je pense, messieurs, que vous voudrez bien y assister avec nous.

— Sans aucun doute, dirent à la fois les deux hommes ; et j'espère bien aussi, ajouta M. de Mélissanne, assister dans quinze jours à la messe de mariage du capitaine et de mademoiselle de Chanterive. »

Les jeunes gens poussèrent une exclamation de surprise, de joie et de reproche tout à la fois ; mais la grand'mère, prenant la parole, dit simplement.

— Je ne demande pas mieux, car il y a longtemps que ce mariage est mon vœu le plus cher ; j'attendais avec impatience que l'on m'en parlât.

— Le deuil de mademoiselle Aline devait être respecté, dit gravement M. de Mélissanne ; mais il finit aujourd'hui, et je ne vois pas de bonne raison pour retarder davantage.

— Il n'y en a aucune, dit madame de Chanterive.

— Est-ce aussi votre avis, ma cousine ? demanda timidement le capitaine.

— Je ne dois pas en avoir d'autre que celui de ma bonne grand'mère, répondit Aline en souriant et en tendant à Maurice une main, qu'il couvrit de baisers.

— Et moi, dit M. de Mélissanne triomphant, n'aurai-je pas aussi ma récompense ? »

Et, s'approchant de la jeune fille, il l'embrassa paternellement.

Le mariage de Maurice et d'Aline fut célébré en grande pompe dans l'église du village, qui fut à peine assez grande pour contenir les amis et les connaissances, attirés par l'affection ou la curiosité.

La mariée était charmante dans la très simple robe de mousseline blanche, presque sans garnitures, qu'elle avait choisie de préférence.

Maurice paraissait radieux, M. de Mélissanne, en habit noir et en gants blancs, fut très digne dans ses fonctions de père noble. Le discours du curé, qui rappela en peu de mots les souffrances d'Aline sur l'Abbatucci et dans l'ilot de Scopogrosso, arracha des larmes à beaucoup de ses auditeurs.

Les nouveaux époux ne firent point de voyage de nocé, afin de ne pas délaissier trop longtemps la grand'mère ; mais ils allèrent passer quelques jours à Bérêt pour fuir la foule des visiteurs, auxquels la vieille dame fit les honneurs de Monplaisir avec sa bienveillance accoutumée.

Maurice et Aline, unis par la plus tendre affection, ayant les mêmes goûts, les mêmes sympathies, faisant le bien autour d'eux, habitent encore le château de Monplaisir et jouissent d'un bonheur aussi parfait qu'on peut l'avoir en ce monde, où, dans quelque position qu'on se trouve, il faut, pour être heureux, savoir supporter les maux avec patience et jouir des biens avec modération. Ils ont déjà deux fils et deux filles, qu'ils élèvent à merveille, et ils continuent à entourer d'égards, de tendresse et de respect, cette bonne madame de Chanterive, que la joie de se voir revivre dans les enfants de ses petits enfants, semble avoir rajeunie et rendue meilleure encore et plus aimante.

M. de Mélissanne, ami fidèle de la famille de Chanterive, se montre plus que jamais le père des orphelins qu'il a pris à sa charge et trouve dans leur affection une première récompense de son dévouement.

Heureux ceux qui obéissent avec joie au plus doux des commandements, à ce commandement divin, qui ferait, de la terre entière, un paradis, s'il y était bien observé :

*Aimez-vous les uns les autres.*

FIN

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

## BALLEADE

Alouette de loin venue  
Qui te balances dans la nue,  
N'as-tu pas vu mon adoré ?  
— Non, je ne l'ai point rencontré.

Vive hirondelle qui voyages  
Dans le palais des blancs nuages,  
Connais-tu pas mon bien-aimé ?  
— Personne ne me l'a nommé.

Forêt qui grondes et murmures  
Sous le toit vert de tes ramures,  
Abrites-tu mon fiancé ?  
— Non, personne ici n'a passé.

Rocher qui dresse dans l'espace  
Ta cime où l'aigle plane et passe,  
N'as-tu pas vu mon chevalier ?  
— Non, ni cheval ni cavalier.

Torrent qui roules et qui grondes,  
A-t-il franchi tes eaux profondes  
Mon beau guerrier au cimier d'or ?  
— Dans mon lit il repose et dort.

ANDRÉ VAN HASSELT.

## JACQUELINE

(SUITE)



A CHÈRE JACQUELINE,

« Je ne vous écris pas aussi fréquemment que je le voudrais; ma santé n'est guère bonne, je garde souvent le lit, et ces souffrances journalières me rendent paresseuse; on n'est bon à rien quand on vieillit, quand on sent qu'il faut songer à faire la retraite, et pourtant, un peu de mieux, une accalmie, comme disait votre bon père et le désir de vous parler d'une visite que j'ai reçue tout à l'heure, ont triomphé de la répugnance que l'écritoire m'inspire maintenant.

» Nous avons, paraît-il, changé de garnison, monsieur le curé m'en a informée, parcequ'il regretta le départ du colonel d'un régiment d'in-

fanterie, lequel colonel était un digne homme, un vaillant officier et un bon chrétien; sa femme et lui donnaient l'exemple à la paroisse. Il allait à Bordeaux avec son régiment, un autre le remplaçait, et je ne m'en inquiétais pas: la troupe, avec ou malgré ses dorures, et les sabres et les plumets, n'a jamais eu l'heur de me charmer.

» Voilà qu'hier ma femme de chambre m'annonce une visite et me remet une carte: je lus: *Gaston de la Tourneuve*; ce nom me fit faire la moue; pourtant, je me hâtai, et en arrivant au salon, je me trouvai face à face avec un militaire, habillé de gros drap, chaussé de gros souliers, son chapeau, shako, képi à la main (je ne sais comment ce couvre-chef s'appelle).

» — Ma cousine! disait-il: je fus toute sur-

prise, je ne pouvais m'imaginer que ce grand soldat fut votre petit frère. La reconnaissance se fit cependant; il causa, de sa famille, sans effusion, de son état, sans enthousiasme: il me détailla, par le menu, les désagréments de la chambrée, de la corvée, de l'exercice et du rata: je sais à quoi m'en tenir sur ce séminaire de héros. Je fus frappée et mal édifiée de la manière méprisante et légère dont il traitait ses chefs.

» J'essayai de le remonter un peu, en lui vantant les vertus militaires, l'obéissance, la discipline, la sobriété, le courage moral qui fait accepter les privations et les dangers. Il m'écouta par politesse, et comme j'insistais sur l'obéissance passive, sur les dangers que la moindre infraction à ses lois pouvait faire courir à un soldat, il sourit et me répondit d'un air nonchalant:

« Oh! je ne crains rien, mon chef de bataillon Yves Saultoys, est un de mes anciens amis... il m'épargnerait.

» — Vous croyez?

» — Oui, ma cousine.

» — Je pense bien, cher ami, que vous n'aurez pas besoin de son indulgence. C'est à X... que vous avez connu ce chef de bataillon?

» — Oui, il y a cinq ou six ans, avant la mort de mon père. Il s'est marié, il a avancé, il est officier de la Légion d'honneur, on dit qu'il a de l'avenir...

» Il causa longtemps encore, à bâtons rompus; je ne pus l'inviter à dîner, je suis trop souffrante, je lui offris, à titre de vieille parente, d'amie de son père, une petite somme, pour ses cigares et ses gants; il accepta avec bonne grâce, et nous nous quittâmes contents l'un de l'autre. Je ne pense pas qu'il ait dans sa giberne (porte-t-on encore des gibernes?) le bâton de maréchal.

» Être au régiment lui fera du bien, en lui apprenant l'ordre, la soumission à un devoir; c'est un joug dur, mais qui forme. Il est très fâcheux assurément, que ce jeune homme, qui semble intelligent, n'ait pas compris de bonne heure que le travail et la règle le conduiraient à un but plus riant et plus solide que les galons du caporal ou même l'épaulette de l'officier: un vieux proverbe breton nous le dit: *Qui résiste au gouvernail, à l'écueil obéira*. Gaston est parmi les écueils, espérons qu'il saura se diriger avec prudence, qu'il ne prendra de la vie militaire que ce qu'elle a de noble et d'excellent, et qu'il vous reviendra, tout assagi, dans quelques années.

» Adieu, chère amie, mille souvenirs affectueux à votre mère; je vous embrasse du fond du cœur.

» Votre vieille amie,

» OCTAVIE PETIT

» Et il s'est engagé sous ce beau nom de la Tourneuve? « cela fait bien », m'a-t-il dit. Quelle idée avait là mon cher Xavier!

Jacqueline lut cette lettre avec une émotion

profonde, elle touchait à deux blessures: cette première affection, et ce frère, toujours présent à sa pensée inquiète. Elle la donna à madame de la Tourneuve, qui lut, s'étonna, s'indigna et finit par des larmes:

« Que je plains mon pauvre fils! c'est une espèce d'aumône qu'Octavie lui a faite.

— Mais non, maman, pas plus que les étrennes qu'elle m'a envoyées.

— Et que tu as dépensées pour m'acheter une robe et un pardessus.

— Cela m'a été bien agréable.

— Mais ce pauvre Gaston a donc besoin d'argent? je me figurais qu'au régiment, l'État leur fournissait tout.

— Sauf les choses d'agrément.

— Nous n'aurions pas un peu d'argent à lui envoyer?

— Il me reste cinquante francs de mes honoraires au Journal.

— Mais c'est à toi, cela!

— A nous deux. Je vais écrire à Gaston et lui en envoyer la moitié.

— Que tu es bonne! Si Paule avait ton cœur!

On ne communiqua pas à Paule la lettre de la bonne cousine; à quoi bon se confier à un cœur fermé et implorer la sympathie d'une âme égoïste! C'est demander une eau vive au sable du désert.

Jacqueline n'osait pas dire à sa mère l'inquiétude dont elle était poursuivie; le caractère de Gaston et les aspérités de l'état militaire devaient amener une catastrophe: elle le devinait par avance, et ce fut sans surprise, mais avec une immense douleur qu'elle reçut quelque temps après la lettre suivante:

« Je vous écris de mon lit, ma chère Jacqueline, avec la fièvre, et il faut un grave motif pour que je désobéisse ainsi à mon médecin. Le motif est sérieux en effet; votre frère a buté contre l'écueil que je redoutais pour lui: hier, à la suite d'une querelle à la cantine, il a souffleté un sergent, son chef! et aussitôt pris, lié, il a été jeté en prison. Je ne puis dire l'émotion que j'ai éprouvée lorsque j'ai reçu un mot griffonné dans lequel il m'instruisait de cette malheureuse aventure. Le fils de mon cousin Xavier! votre fils, ma bonne cousine, et votre frère, à vous, Jacqueline, que j'aime de prédilection! J'en ai aussitôt parlé à mon curé, qui m'a donné le conseil excellent, je pense, de charger un avocat, un bon, de la défense de ce malheureux enfant. Il paraîtra en conseil de guerre, où des actes de révolte contre les chefs sont si rigoureusement réprimés par la législation militaire!

» Monsieur le curé se charge de me trouver le défenseur, nous, nous devons prier, supplier la divine miséricorde, lui demander pour Gaston, grâce de la vie et une complète conversion. Cette leçon, je l'espère, lui donnera le sérieux dont il a besoin.

« Je ne puis vous écrire d'avantage; agréez, mes chères cousines, l'assurance de ma profonde sympathie. »

« Poitiers, août 188... »

« Ah! ma fille, rien ne nous est épargné! s'écria madame de la Tourneuve. Que faire? Quoi! mon enfant, mon fils est menacé de mort! que les hommes sont durs! »

— Maman, on le défendra, ma cousine a agi comme il fallait.

— Se hâte-t-elle? Et on le sauvera?

— De la mort, ah! j'espère que oui! mais la prison.... »

Elle n'osa pas continuer; madame de la Tourneuve sanglotait et disait d'une voix entrecoupée :

« Mon petit Gaston! si gentil avec ses boucles brunes! tout le monde me l'enviait! et maintenant.... ils tireront sur lui.... ils me le tueront! »

— Non, chère maman, le bon Dieu nous entendra.

— Et Paule, à qui il faudra raconter cela! elle, si orgueilleuse, elle méprisera Gaston.... »

Elle recommença à pleurer, disant encore :

« Mon fils! il m'aimait quand il était petit, il me caressait.... si son père avait vécu, il l'aurait retenu dans ses excès. »

— Hélas! pensait pour la seconde fois Jacqueline, je suis heureuse que mon bien-aimé père ne voie pas cela!

Une heure après, Stéphane Dugué vint voir sa belle-mère, il tenait à la main un de ces papiers bleus, qu'on ne voit jamais arriver sans une sorte d'effroi :

« Madame, dit-il, je viens de recevoir une dépêche de Gaston... mais peut-être êtes-vous déjà informée? »

Il voyait les yeux rougis de madame de la Tourneuve et l'altération des traits de Jacqueline; elle prit la dépêche et lut à sa mère :

« Emprisonné et cité en conseil de guerre pour sévices sur un chef. Me faudrait avocat : n'ai pas argent. Vous serez reconnaissant si m'aidez. »

« Votre dévoué. »

« GASTON DE LA TOURNEUVE. »

« Oh! mon cher Stéphane, quelle douleur! »

— Je la partage de toute mon âme, dit le bon Stéphane, et je ferai, j'ai fait le possible. J'ai télégraphié à un de mes anciens camarades de collège qui habite Poitiers et je l'ai chargé de faire défendre notre pauvre Gaston... »

Les deux femmes l'embrassèrent et lui serrèrent les mains.

« Réussira-t-on? dit enfin madame de la Tourneuve. S'ils allaient me le fusiller! »

— Détournez pareille pensée, chère Madame, la loi est rigoureuse, mais rarement on l'applique. Nous le ferons bien défendre et nous agirons

pour lui. Le supérieur n'est peut-être pas irréprochable, et je suppose que l'absinthe est le vrai coupable.

— Gaston aurait bu de l'absinthe?

— C'est un vice à la mode, et au régiment plus qu'ailleurs. Vous écrirez à Gaston?

— Jacqueline se chargera de ce soin; je me sens hors d'état de tenir une plume.

— Venez auprès de Paule.

— Sait-elle la triste nouvelle?

— Oui, madame, et elle est fort affligée. Venez, les enfants vous distraieront un peu.

— Ah! mon cher Stéphane, puissent-ils ne pas vous causer de semblables peines! Je vais avec vous auprès de Paule, merci encore mille fois.

— Je voudrais vous éviter tous les chagrins, mais au moins, comptez sur moi : je suis votre fils et le frère de Gaston. Venez. »

Madame de la Tourneuve entra seule chez Paule, qui leva vers elle un visage mécontent :

« Voilà une nouvelle escapade de ce misérable Gaston! dit-elle. Il vous a ruinée, il nous déshonore, quel fléau! »

— Je suis mère et tu es mère, lui dit tristement madame de la Tourneuve, comprends donc ma peine et prie Dieu de te l'épargner! »

#### XIV

##### L'ARRÊT

Quoique séparés, complètement séparés, Yves et Jacqueline ressentait le même chagrin et les mêmes impressions. Quand le commandant apprit l'équipée de Gaston, il éprouva un vif mouvement de colère et de douleur.

« Voilà donc ce frère à qui Jacqueline m'a immolé! je l'avais bien jugé... aucun sentiment de moralité... et elle va pleurer sur lui... »

— Qu'as-tu donc? » lui demanda la voix impérieuse d'Yvonne.

Depuis cinq minutes, ses yeux perçants observaient le visage du commandant : il avait rougi, froncé les sourcils, allongé la lèvre en lisant le rapport... que disait donc ce papier, si insignifiant d'ordinaire? que le soldat Lerouge (Martial) était rentré à minuit sans permission, que le caporal Minet (Jean-Baptiste) s'était grisé et battu avec un civil, que le caporal Choumy (Ernest) avait manqué à l'école? Eh bien! on les fourrerait au bloc, et c'était tout, et ce n'était pas la peine que le commandant Saultoys changeât de couleur. Que disait donc ce rapport?

Elle répéta sa question :

« Qu'as-tu donc? » en la soulignant et en ajoutant : *mon ami*.

L'ami leva la tête, et dit :

« Pardon, Yvonne : que veux-tu? »

— Je trouve que tu as l'air contrarié : qu'as-tu ?

— Je suis contrarié, parce qu'un de nos hommes a gravement manqué à la discipline ; c'est un garçon que je connais...

— Qui est-ce ?

— Gaston de la Tourneuve. J'ai connu sa famille à X...

Yvonne fronça le sourcil : elle ne goûtait pas les souvenirs des vieilles garnisons :

« Eh bien ! que lui arrivera-t-il ? »

— Il passera en conseil de guerre : il a frappé un supérieur.

— Il mérite d'être puni.

— Peut-être, mais sa famille sera si affligée !

— Il fallait quelle l'élevât mieux.

— Ma pauvre Yvonne, tu crois que cela suffit... »

Il soupira : il savait que le cœur d'Yvonne, tout flamme pour lui, était tout bronze pour les autres ; un peu d'amicale sympathie lui eût fait grand bien en ce moment, mais il eut la sagesse de ne pas la réclamer. Le lendemain, il apprit avec une joie silencieuse qu'un bon avocat plaiderait l'affaire, et s'il ne parla plus de Gaston, il ne put cependant empêcher sa pensée d'aller vers X... se demandant comment elle supportait cette nouvelle épreuve. Il se consolait un peu de ses peines inavouées auprès de son petit enfant ; c'était le lien sacré entre Yvonne et lui, et en voyant cet être innocent et gracieux, il pardonnait à sa mère de ne pas mieux le comprendre.

Les télégrammes et les lettres se succédèrent durant les trois semaines d'inquiétude qui précédèrent la réunion du conseil de guerre. Gaston, qui n'écrivait guère aux jours de sa prospérité, qui érigeait même en principe l'inutilité des correspondances de famille, occupait ses loisirs de prisonnier à de longues lettres, adressées à sa mère, à Stéphane, à Jacqueline : c'étaient des plaidoyers et c'étaient des requêtes, ces lettres ! il se défendait de son mieux, il évoquait les souvenirs de son enfance, la tendresse délicate dont il s'était vu entouré pour expliquer et justifier sa colère contre un chef brutal ; il faisait appel à tous les sentiments d'honneur et de dignité ; il parlait de tendresse et de reconnaissance, selon qu'il s'adressait à sa mère, au mari de Paule ou à Jacqueline ; sa plaidoirie eût gagné en mérite si, dans chaque *postscriptum* une demande d'argent ne se fût glissée. L'ordinaire de la prison était affreux, les suppléments de la cantine se payaient cher, ne lui accorderait-on pas ce faible dédommagement à tant de souffrances ?... Madame de la Tourneuve, attendrie, donna tout ce qu'il demandait, Jacqueline n'osait rien refuser à la pitié maternelle, mais elle souffrit cruellement lorsque Paule vint lui dire :

« Gaston passe un peu les bornes ; voilà une nouvelle demande d'argent... Stéphane lui en envoie... tu le connais ? il est d'une bonté qui

touche à la bêtise. Mais si cela devait continuer, j'y mettrais ordre.

— Ma sœur, répondit Jacqueline, calme-toi, ne t'irrite pas contre ce malheureux, qui sait quel sort le menace ? »

— Et quel sort nous fait-il ? d'ailleurs, vous l'avez toujours trop gâté, ma mère et toi.

Jacqueline demeura silencieuse, méditant sur les préférences et les gâteries prodiguées jadis à Paule, qui les avait bien oubliées, et tout en réfléchissant, il arriva comme chez les auteurs de vraie race, que ses remarques, ses chagrins personnels, éveillèrent son imagination, elle pensa à une œuvre nouvelle dont une enfant préférée serait le sujet, et dont elle vit se dérouler les scènes. Mais elle ne pouvait travailler en ce moment : sa mère la réclamait sans cesse : elle ne pensait qu'à Gaston, et il fallait répondre patiemment à des questions toujours les mêmes :

« Qu'arrivera-t-il ? qu'en penses-tu ? On ne le condamnera pas... il n'a pas commis de meurtre, enfin ! »

— Non, maman, mais c'est une faute grave contre la discipline.

— On plaidera : ce bon avocat qu'Octavie a délégué et que Stéphane veut payer, prouvera qu'il n'avait pas d'intentions mauvaises. Un moment d'humeur, cela s'explique, tu ne le crois pas ?

— Maman, je crains de trop espérer...

— Tu ne penses pas au moins qu'ils le tueraient !

— Oh ! non, non, mais un emprisonnement...

— Pauvre, pauvre garçon !

Elle pleurait, et une heure après, les mêmes questions recommençaient, Jacqueline tâchait de varier ses réponses ; une demande qui revenait tous les jours, et presque à toutes les heures, était celle-ci :

« Y a-t-il des lettres de Poitiers ? »

Il y en avait souvent, Gaston se rattachait à ceux qui pouvaient l'aider (tout noyé perdant pied se rattache à la branche), Jacqueline lisait ces épitres et les relisait ; elle y trouvait des plaintes, des récriminations, un grand effroi de la sentence prochaine ; mais le repentir des fautes passées, le regret de la vie et des facultés dissipées, elle l'y cherchait en vain. Elle était seule à faire ces remarques ; sa mère ne voyant dans les lettres de son fils, que les doléances, s'en attendrissait, et Paule n'y voyant que les demandes de secours, se fâchait, Stéphane se taisait et ne delayait pas dans le vinaigre les actes obligeants que lui inspirait l'esprit de famille. Mademoiselle Octavie écrivait de courtes lettres, presque toujours datées de son lit, et qui se ressentaient de ses dispositions intimes et des bruits extérieurs qui parvenaient jusqu'à elle.

« Je ne voudrais pas vous alarmer, disait-elle, ni trop vous rassurer non plus : la déception serait amère, quoique la vie nous ait bien

habitué aux déceptions, qui sont pour les cœurs aimants et faibles, une surprise toujours nouvelle. Je n'espère pas beaucoup pour Gaston, parce qu'on me dit que sa réputation au régiment est mauvaise, son livret chargé de punitions ; j'espère un peu parce qu'on assure que le conseil militaire sera présidé par le commandant Saultoys qui ménagera ce malheureux enfant, et l'avocat, dont j'ai eu la visite, a l'intention de mettre en avant l'absinthe et l'ivresse pour en faire un moyen de défense. Il dira que Gaston était inconscient. Soit, mais n'est-ce pas déplorable ? Quoi ! pour sauver un enfant de notre famille d'une peine terrible, ou tout au moins infamante, il faut déclarer devant Dieu et devant les hommes qu'il avait bu, et à cause de l'absinthe, la liqueur dangereuse qui allume la colère dans les veines, qui rend fou, le Conseil doit l'acquitter, parce qu'il avait perdu la raison ! Je n'ai rien pu dire à l'homme de loi, qui me représentait son moyen ; je dis seulement à Dieu : Faites pour le mieux ! sauvez Gaston, convertissez-le, et consolez mes pauvres parentes !

» Ma santé, dont vous voulez bien vous informer, n'est pas merveilleuse, et je m'attends, selon mon habitude, à ce qu'il y a de pire, si on peut appeler le pire, la mort qui doit nous réunir à Dieu, qui nous fera passer ce pont, jeté de la terre à l'éternité. J'aurais peur de mourir, si je songeais combien ma vie s'est passée en futilités, combien j'ai peu servi mon Créateur, mais sa miséricorde me rassure : je ferme les yeux et je me jette entre ses bras.

» Adieu, mes chères cousines, croyez que ma pensée est sans cesse avec vous ; je n'oublie pas notre pauvre prisonnier. Enfin, dans huit jours, nous serons sorties d'incertitude. Je vais bien prier pour lui et des cierges brûlent tous les jours devant la Sainte Vierge et les reliques de Sainte Radegonde. Je suis du fond du cœur,

» Votre dévouée parente,

» OCTAVIE PETIT.

» Poitiers. »

Elles attendirent dans une angoisse indicible, le jour qui devait leur apprendre le sort de l'accusé : un télégramme arriva le soir même ; Jacqueline l'ouvrit avec un tremblement :

« Condamné : trois ans de prison. L'ai échappé belle. Plaignez-moi pourtant.

» GASTON. »

Des larmes accueillirent la triste nouvelle : la vie était sauve, mais ce qui est plus important que la vie, la réputation, la liberté, l'avenir, avaient succombé. Madame de la Tourneuve gémissait :

« J'irai voir mon pauvre fils ! disait-elle, je ne saurais le laisser à son désespoir. Jacqueline, nous irons ensemble, dis?... »

Le lendemain arriva une lettre de mademoiselle Octavie :

« Combien, mes chères cousines, je prends part à vos chagrins ! le malheureux Gaston n'a pu échapper à une condamnation, malgré la bienveillance évidente de M. Saultoys, malgré l'habile plaidoirie de son défenseur ! Votre malheureux frère, Jacqueline, n'a pas eu une bonne contenance devant le tribunal : on l'a trouvé arrogant et poseur, pardon du mot. J'avais envoyé un ami qui est venu aussitôt me rendre compte de l'affaire, il assure que nous devons encore nous tenir pour satisfaites. Ce n'était pas une affaire facile, avec le passé de Gaston et sa mauvaise tenue devant ses juges. Si, du moins ce châtement pouvait corriger le coupable, si Gaston vous revenait, purifié, repentant, prêt à dire : J'ai péché contre Dieu et contre vous ! nous devrions bénir ces rigueurs ; mais de nos jours on se corrige peu, parce qu'on ne se repent pas. On m'assure qu'il fera sa peine en Afrique. Il faudra lui écrire souvent, ma chère Jacqueline, et tâcher de remonter chez lui le niveau moral ; vous seule, au nom de votre mère, pourrez exercer quelque influence sur cet esprit dévoyé. Je lui ai adressé un mot, un peu d'argent (pas trop n'en faut) et une corbeille de truits. Si ma santé me le permet, j'irai le voir avant son départ.

» Adieu, chères amies, espoir en Dieu, et amitié à toujours.

» Votre dévouée parente,

» OCTAVIE PETIT.

» P.-S. — Et il est jugé et condamné sous ce nom de *Tourneuve* ! je n'en suis pas fâchée.

» Poitiers, 18.. »

Cette lettre, sensée et ferme, ne consola pas madame de la Tourneuve ; la raison sage, froide, fille du temps, n'est ni consolante, ni caressante ; Jacqueline écouta, sans s'y associer, les plaintes de sa mère :

« Octavie ne comprend pas, elle ne peut savoir ce que c'est que le sentiment maternel... qu'elle est froide et raisonnante ! elle a l'air de trouver que mon cher enfant est trop légèrement puni ! une punition si sévère cependant, pour si peu de chose !... »

Jacqueline pensait aux dispositions secrètes de la Providence, à cette indéfectible équité qui punit parfois les fautes cachées à tous les yeux en faisant lourdement expier des fautes publiques, plus légères. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies, répétait-elle.

## XV

Six mois s'étaient écoulés sans que rien fût changé : Madame de la Tourneuve et sa fille aînée recevaient toujours chez Paule une hospitalité que le grand poète de l'Italie n'aurait pas

louée ; Jacqueline écrivait, elle avait fini *la Fiancée du Roi*, histoire de cette pauvre petite Infante, amenée en France pour y devenir la femme de Louis XV, et renvoyée en Espagne sans égards ni cérémonies ; ce petit livre obtenait un certain succès, qui se soldait en éloges plus qu'en monnaie courante ; et elle avait repris un autre travail ; quoique le labeur intellectuel paraisse parfois lourd et fatigant, il était pour elle une joie et un repos ; le soin de consoler et de fortifier sa mère l'accablait bien plus que la composition de ses petits drames. Depuis la condamnation de Gaston, madame de la Tourneuve s'était affaïssée de corps et d'esprit ; un grand bien-être, des soins, de la tendresse, l'auraient relevée, mais Paule ne cherchait pas à lui donner ces soulagements.

Toujours renfermée dans sa chambre, mélancolique, elle y vivait n'ayant pour société que Jacqueline, triste elle-même ; sa fille cadette ne les associait jamais à ses plaisirs, et Stéphane, occupé hors de sa maison, ne savait guère ce qui s'y passait. Sa fortune ne suffisait plus déjà aux dépenses de Paule ; il avait deux enfants, et entrevoyant un avenir difficile, il avait placé quelques fonds dans une maison de commerce et s'était associé au travail des bureaux. Paule ne s'en était pas préoccupée, il lui importait peu que son mari fût accablé ou de soucis, ou de travail, pourvu que rien ne vint déranger son budget féminin et qu'elle pût renouveler ses toilettes et donner la même élégance à ses diners. Elle ne pensait à sa mère et à sa sœur que pour se plaindre de cette charge importune et pour se moquer des prétentions de Jacqueline, qui osait bien aspirer au *prix Monthyon*. Ces prétentions de Jacqueline étaient celles de l'oiseau qui rapporte au nid la becquée : elle voulait aider sa mère et la rendre indépendante de Paule pour ses dépenses personnelles, elle voulait soulager un peu Gaston dans son exil d'Afrique, le *prix Monthyon* eût été bien venu, en effet.

Mademoiselle Octavie écrivait peu, sa santé s'allanguissait de plus en plus ; la religieuse qui la servait traçait quelques lignes sous sa dictée, et ces lignes devenaient de plus en plus alarmantes ; Jacqueline pensait avec regret à la vieille amie qu'elle ne reverrait plus : tout ce qu'elle avait aimé était séparé d'elle, son père par la mort, Gaston, par ses fautes, Yves, par un nœud sacré qui le rivait à une autre ; il ne lui restait que sa mère, faible et lassée par le combat de la vie, et cette amie, entrevue un jour, et qui allait à son tour, disparaître dans le profond abîme de l'éternité. Paule pensait aussi à la vieille cousine de son père, et un jour, elle dit à sa sœur :

« Pourvu que cette originale d'Octavie ne laisse pas tout son bien à quelque couvent.

— Si cela lui convient pourtant, répondit Jacqueline avec tranquillité.

— Oh ! toi, un bas bleu, tu es philosophe, tu vivras avec tes romans et ton *prix Monthyon*.

— Je vivrai de ce que la providence m'enverra. »

Elle n'osait compter sur ce prix ironiquement prédit par sa sœur ; la préférence des académiciens a besoin, on le sait, d'être ardemment sollicitée, et rien ne parlait pour Jacqueline, sauf son modeste ouvrage utile aux mœurs... Mais vers le printemps, elle reçut une première lettre de la sœur Saint-Ephrem, qui lui annonçait le pressant danger où se trouvait mademoiselle Octavie, puis le lendemain, quelques lignes lui apprirent sa mort. « Elle a parlé de vous, Mademoiselle, jusqu'à sa dernière heure ; elle est morte saintement comme elle avait vécu. »

Jacqueline pleura et pria ; le lendemain, au retour de la messe, on lui remit une grande lettre à son adresse avec le timbre de Poitiers ; elle la prit et la porta à sa mère : un pressentiment inexplicable lui disait que cette lettre était un grave événement. Madame de la Tourneuve dit tout haut :

« D'un notaire ! puis :

— Jacqueline tu es seule héritière de ta cousine ! Que je suis heureuse ! ma pauvre petite, tu vas être riche et libre !

— Et vous aussi, ma mère ! dit-elle en lui baisant les mains. Mais est-ce possible ? »

La lettre était explicite : sauf quelques dispositions charitables, toute la grande fortune de mademoiselle Petit arrivait à sa cousine Jacqueline, à celle, disait le testament olographe, qui n'avait pas répudié le nom de ses ancêtres.

« Il faut remercier Dieu, dit Jacqueline après un instant de silence et prier pour notre bienfaitrice.

— Que cela me fait de bien ! reprit madame de la Tourneuve ; nous pourrions donc nous en aller d'ici ! »

Paule, sitôt informée de la venue d'une lettre de Poitiers, accourut :

« Eh bien ! héritons-nous ? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit lentement madame de la Tourneuve, oui, Jacqueline hérite de toute la fortune d'Octavie : vois... »

Paule avait pâli : elle lut d'un regard la lettre du notaire, et la jetant sur les genoux de Jacqueline :

« Mes compliments ! dit-elle, habile personnel mademoiselle Petit ! oui, votre ouvrage qui n'a pas eu le suffrage de l'Académie, est signé Jacqueline Petit ! excellente manœuvre, bien jouée.

— Fi donc ! Paule, répondit madame de la Tourneuve. Vous devriez applaudir au bonheur de votre sœur !

— Un bonheur qui me dépouille, moi et les miens ! C'est trop exiger ! Je vais conter cette belle nouvelle à Stéphane, afin qu'il vienne complimenter mademoiselle Petit. »

Il vint en effet, et il serra la main de Jacqueline avec amitié :

« Je suis heureux de ce qui arrive, dit-il, très heureux, et jamais fortune ne fut plus méritée. »

Quand Jacqueline fut seule avec sa mère, elle se mit à genoux près d'elle et lui dit :

« Si vous vouliez bien, maman chérie, nous donnerions deux cent mille francs à Paule, consentez-vous ? »

— Tout t'appartient ; ma Jacqueline, agis, donne, suis ton cœur... mais surtout, surtout quittons cette maison ; j'aime bien Stéphane et mes petits-enfants, mais elle, Paule, nous a trop fait souffrir... et je l'ai tant aimée... comme le cœur se trompe !...

Jacqueline, une heure après, en présence de Stéphane, offrit à Paule sa part d'héritage : elle l'offrit avec timidité, embarrassée d'être riche, embarrassée de se montrer généreuse... Natu-

rellement, Paule accepta, mais avec une mauvaise grâce indicible :

« Si tu crois me devoir ce dédommagement, dit-elle, je le reçois, à cause de mes enfants. »

Madame de la Tourneuve n'y tint pas :

« Ce n'est point un dédommagement, mais un don, s'écria-t-elle. Accueille-le, comme il est donné, avec cœur, si tu le peux ! »

— Aimons-nous, ma chère Paule, dit Jacqueline en l'embrassant ; qu'y a-t-il de plus proche qu'une sœur ? Et tu sais que je t'aime ! Soyons unies pour que notre mère soit heureuse, et unies pour élever tes petits enfants. »

Paule se laissa embrasser : la glace était un peu fondue et deux petites larmes parurent dans ses yeux. Est-ce l'orgueil ou une juste émotion qui les faisait couler ?...

M. BOURDON.

(La fin au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CROUTES AUX FRAISES OU AUX CERISES.

Faites un sirop de sucre épais dans lequel vous ferez bouillir pendant dix minutes des fraises qui ne soient pas trop mûres, ou des cerises. Arrangez les fruits en pyramide au fond d'un plat, couvrez-les de leur jus, auquel on peut mêler quelques gouttes de kirsch, ou bien d'essence de citron ou d'oranges, et entourez-les de croûtons frits dans du bon beurre. Servez chaud.

### COMPÔTE SANS FEU

Placez dans un compotier, des fraises, des framboises, des groseilles, bien débarrassées de leurs queues et de leurs râfles, ou bien des pêches, des abricots, des reines-Claude coupées par moitié, et sans noyaux ; versez au-dessus un sirop de sucre abondant, épais et vanillé, placez à la cave ou dans un vase plein d'eau froide, ou entourez le compotier de glace et servez le plus froid possible.

## REVUE MUSICALE

Théâtres et concerts, au revoir ! — La nouvelle *Etoile du Nord* : virtuose et compositeur. — Nouveautés musicales.



NOUS avons fort envie de laisser ce mois-ci, les théâtres lyriques se morfondre avec leurs très gracieux spectateurs cosmopolites. Mieux avisé, le vrai parisien leur a fait place en s'envolant vers les retraites ombrées. Quelle séduisante

occasion de pousser une pointe avec lui sur le terrain de l'églologie et de nous installer un instant au bord des sentiers verdoyants.

Mais, ô logique implacable, ta voix nous crie : marche, marche toujours ! et, juif errant de l'art musical, il nous est défendu de nous arrêter aux oasis du chemin pour y cueillir la pâquerette ou y écouter les concerts aériens.

Et tout cela à cause d'une question d'étiquette. Il ne s'agit pas ici de l'étiquette qui règle le cé-

rémonial en certains cas, mais bien de celle que nous venons d'écrire en tête de cette page: REVUE MUSICALE.

Aussi, pour ne pas nous en écarter, mettons-nous en pratique la morale de ces vers, bien que cette adaptation leur enlève un peu de leur haute portée :

« A fuir l'occasion, la femme qui s'applique,

A deux fois mérité de l'estime publique. »

Et pour cela, lorsqu'un brin d'herbe se montre à nos yeux, lorsqu'une chanson d'oiseau arrive à notre oreille, nous fermons l'une et détournons les autres, pour fuir la tentation.

Glanons donc en dehors des données théâtrales, qui n'offrent qu'un intérêt limité en cette molle saison. Pour être correct, disons cependant qu'à l'Opéra on a parlé d'une reprise de *Moïse*, — que l'Opéra-Comique a trouvé une ravissante Lakmé dans mademoiselle Van Zandt; — que M. Carvalho a reçu l'opéra de Victor Massé et J. Barbier, *Cléopâtre*, pour l'hiver prochain; — que *Rigoletto*, *Il Barbiere* et le *Ballo in Maschera* sont toujours de mélodieuses partitions qui clôturent brillamment la saison italienne et qu'enfin, — le *Richard III* de M. Salvayre sera représenté en décembre sur la scène Maurel. On peut ajouter que rarement fin de période musicale n'a été aussi remplie, aussi féconde en fêtes harmonieuses.

Ainsi, le magnifique festival Padeloup, la *Rédemption*, les belles séances d'orgue avec orchestre de M. Guilmant, les concerts de « l'Union Internationale des compositeurs », et tant d'autres encore, aussi remarquables que nombreuses, sans compter les fêtes mondaines, où l'art musical a été particulièrement en honneur.

Mais nous avons une promesse à remplir et nous ne nous attarderons pas à cette heure-avancée des « chaudes haleines », à conduire nos lectrices sous les coupes des temples de l'harmonie. Du reste, la presse entière a déjà rendu un juste hommage aux vaillants artistes, comme aux organisateurs de ces séances mémorables, dont la plupart avaient une bonne œuvre pour but.

C'est au contraire le moment de porter le cap au nord, où, moins rapprochés de nous et partant, moins à portée du monde musical, se déroulent les succès exceptionnels de la jeune musicienne, Juliette Folville, dont nous avons dit quelques mots dernièrement.

En Belgique comme en Allemagne, aux « concerts populaires » de Liège, son pays, comme dans les salons les plus renommés du dilettantisme, on a constaté unanimement les étonnants progrès que cette virtuose de treize ans réalise d'une année à l'autre.

Pour en donner une idée plus exacte, nous ne saurions mieux faire que de reproduire une cor-

respondance de Spa, publiée il y a quelques temps par le journal « La Meuse », et que nous choisissons à cause de son petit nombre de lignes, parmi plus de cinquante revues musicales des différentes localités où mademoiselle Folville s'est fait entendre.

« Un concert au profit des pauvres vient aussi de nous fournir l'occasion d'entendre une de vos concitoyennes, assurément l'une des plus petites comme taille, mais l'une des plus grandes comme nature : J'ai nommé mademoiselle Juliette Folville, qui à peine âgée de douze ans, tire un son magistral de son violino et montre sur le clavier du piano une agilité qui tient du merveilleux. Ce qu'il faut surtout admirer dans cette jeune artiste, c'est le caractère personnel du style qu'elle a déployé dans la *polonaise* de Chopin, une *fantaisie* de Bériot, et plusieurs morceaux de piano, au nombre desquels nous avons remarqué une originale *romance sans paroles*, de votre Directeur, M. Radouf. »

( « La Meuse. » )

On a bien lu : une *polonaise* de Chopin, c'est-à-dire, celles des œuvres de ce maître, qui sous ce titre, passent pour être des plus difficiles, comme des plus belles.

Nous ne venons pas dire qu'il ne reste rien à apprendre à cette enfant, mais nous pouvons affirmer, après l'avoir entendue, qu'il n'y a pas d'exagération dans les lignes qui précèdent, ni dans les nombreux comptes rendus qui sont sous nos yeux. Tous s'accordent dans un même unisson pour déclarer que c'est là un fait psychologique de haut intérêt et de curieuse attraction, de rencontrer une telle intelligence musicale, sortie pour ainsi dire armée de toutes pièces, du cerveau d'Orphée ou d'Euterpe, pour la conquête de la célébrité.

Après cette nouvelle affirmation de la précoce virtuosité d'une aussi mignonne enfant, il nous reste à l'examiner sous un côté plus surprenant encore : celui de la composition.

Nous avons dit qu'elle avait recueilli et publié ses premières inspirations, premières fleurs d'une âme naissante, qui s'ouvrent timidement aux rayons solaires de la gloire.

Eh bien non. Ce n'est pas timidement que cette jeune intelligence s'élance sur le chemin de la science. Il y a dans son *faire* une fermeté, une certitude qui déroutent un peu. Cependant certaines pages des *Chants Printaniers* sont réellement empreintes d'une complète naïveté; mais la plupart dénotent plus de maturité d'école chez l'enfant-compositeur, là, où chez l'enfant-virtuose on sent plus de dons naturels, et d'inspiration native.

De nos jours, les doctrines musicales ont cet effet bizarre, que de tout temps les sciences exactes : algèbre, géométrie, arithmétique, ont produit sur l'âme humaine; effet qui consiste à étouffer dans leur germe les aspirations artisti-

ques et les poésies latentes qui préexistent chez les natures créées pour le culte de l'art.

Mademoiselle Juliette Folville, toute pénétrée de ces dons enchanteurs qui se révèlent au-delà, quand elle interprète Beethoven, Mendelssohn ou Chopin, les enchaîne peut-être un peu trop sous la règle rigide de l'école lorsqu'elle écrit.

Nous aimerions lui voir commettre quelque bonne grosse faute de syntaxe et suivre d'avantage ce premier rayonnement de l'idée, qui brille dans quelques-unes de ses mélodies, mais qui dans d'autres semble voilé par trop de calcul.

Il n'y a rien que de naturel dans ces tendances, à une époque où les doctrines musicales ne laissent à la mélodie qu'un rôle effacé, et ne l'admettent que noyée dans un déluge de combinaisons, savantes si l'on veut, mais qui étonnent plus souvent qu'elles ne charment.

Il faut ajouter pour justifier ce qu'on nomme le progrès musical, qu'aujourd'hui les orchestres, les masses chorales étant souvent doublés et triplés, cela devait amener certaines modifications compliquées dans la manière d'écrire. En donnant de nouvelles ressources, en les augmentant, même, la moderne école, armée de ces formidables orchestres, devait produire nécessairement une harmonie, une instrumentation et des effets tout autres.

Mais ces procédés nouveaux et abstraits ne s'ajustent pas, selon nous, à ce que nous nommons la musique *intime*, comme à celle destinée aux vastes enceintes, aux multiples exécutants et aux auditoires de foules. Mélodies exquises, que l'on dit seul avec son instrument ou sa voix et que l'on écoute dans un cercle limité autant que choisi, inspirations du cœur qui doivent flotter sur l'aile de l'harmonie, sans en être saturées; *Chants Printaniers*, éclos au souffle de la jeunesse, exhalant la fraîcheur d'une âme primesautière, tout cela ne doit demander à la science qu'une simple escorte pour passer de l'oreille au cœur.

Le « qui peut plus, peut moins », n'est pas toujours de saison, lorsqu'il s'agit de musique en général et de composition en particulier. Il est rare qu'un débutant ne fasse pas mentir ce proverbe. Le génie de Meyerbeer a prouvé souvent qu'il faut être fort pour le mettre en pratique. A côté du duo de « Valentine et Raoul », n'a-t-il pas écrit « Plus blanche que la blanche Hermine », sachant placer chaque chose dans son cadre?

Il y a dans les *Chants Printaniers* de la jeune musicienne liégeoise la marque d'une intelligence créatrice, originale, neuve.

Rien, absolument rien de vulgaire n'arrive sous sa plume.

Dans son premier recueil, nous choisissons la gracieuse page du *Sentier* qui est une œuvre de goût et de simplicité. C'est bien là le style qui convient, pour exprimer ces vagues sensations

qu'éveillent dans l'âme les mystères du bois, du sentier, de la nature à l'époque de sa rénovation. Aussi, quelles poétiques paroles ont inspiré ce chant jeune et cette harmonie suave :

O petit sentier, caché sous les branches,  
Que de fois je t'ai parcouru joyeux.  
La sérénité des aurores blanches  
N'éclairait pas moins mon cœur que mes yeux.

N'est-il pas facile de reconnaître l'auteur, M. Paul Collin?

Mais où l'esprit demeure confondu, si l'on songe à l'âge de ce compositeur en miniature, c'est en présence du caractère des strophes et surtout de l'air d'*Andromaque*, poème du même auteur. Il faut se rendre à l'évidence : c'est beau et frappant par la vérité du sentiment dramatique, par une magistrale facture et une instrumentation qu'un maître signerait. Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher dans cette page, et si nous ne nous trompons c'est une des meilleures de ce premier recueil.

Dans le second qui est dédié à Massenet, nous citerons encore le *Rondel d'avril*, charmante pièce dont l'accompagnement produit des effets aussi heureusement que sobrement appliqués.

Très original le *Renouveau*, imité de l'ancienne musique, sur une poésie attribuée à Charles d'Orléans, au *xv<sup>e</sup>* siècle.

Il y a beaucoup de grâce dans le *Ruisseau*, qui nous montre mademoiselle Folville poète autant que musicienne.

Le *Noël*, de Théophile Gautier qui termine ce deuxième cahier est remarquable par son caractère Archaïque comme par l'habile agencement du chant avec les parties d'orgue et de piano. La phrase sur laquelle il s'achève :

Le chœur des anges chante Noël !

est d'un très bel effet.

Les poèmes choisis par mademoiselle Folville sont presque tous de M. Paul Collin, le charmant auteur dont nous avons maintes fois apprécié les vers si harmonieux.

C'est précisément à ce concert de Spa dont nous avons cité plus haut le compte rendu, que le poète entendit la jeune musicienne — elle n'avait même pas douze ans. Il s'éprit de son talent et non content d'en faire sa collaboratrice, il lui dédia un sonnet, si joliment tourné, que nous voulons l'inscrire ici, pour le plaisir de nos lectrices, dont le journal devait être l'un des premiers à signaler la nouvelle *Étoile du Nord*. En même temps, nous serons flattés d'ajouter à nos sincères appréciations l'autorité d'un nom tel que celui de ce poète. Nous partageons en effet sur l'avenir de l'Enfant-Artiste, toute la confiance qu'exprime M. P. Collin, dans ces vers gracieux :

«DOY A MADEMOISELLE JULIETTE FOLVILLE

Qu'est-ce que l'avenir vous garde en son mystère?  
C'est le secret de Dieu qui nous garde en sa main.  
Marchez sans peur, enfant; puisse le vent prospère  
Souffler pour vous pendant tout le voyage humain!  
Sous les yeux maternels, avec l'appui d'un père  
Dont l'amour sous vos pas aplanit le chemin,  
Marchez sans peur enfant; vous aurez, je l'espère,  
Aux beaux jours d'aujourd'hui plus d'un beau lende-

main.

Et pourtant, comme au ciel, toute aurore décline,  
Tout bonheur tôt ou tard s'écroule et se ruine.  
Qu'importe? Je vous dis encor : Marchez sans peur.  
L'art, céleste rayon, est en vous. La tempête  
Peut troubler notre esprit ou courber notre tête,  
Jamais elle n'éteint ce feu divin au cœur.

PAUL COLLIN.

Les Chants printaniers se trouvent chez l'éditeur, Léopold Muraille, à Liège.

A signaler : une nouvelle mélodie de mademoiselle Viardot : *Enigme*, sur une poésie russe de Richard Pohl, traduction de Paul Collin, et pour piano : le *Premier Nocturne*, de F. Thomé, deux remarquables publications du *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

Une charmante *Chanson Vénitienne*, pour mezzo-soprano, poésie très distinguée de L. Morin-Pons, ainsi qu'une fraîche aubade : *C'est le Printemps* de Louis Tiercelin, sont des nouveautés très recherchées. Il suffit de dire que M. de Kervéguen en a écrit l'élégante musique. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

### Curiosité historique

#### UNE MARTYRE DE LA MODE

Miss Gordon, demoiselle d'honneur de la reine Charlotte avant son mariage, assistait à la noce de cette malheureuse princesse, lorsqu'elle épousa le roi George. Cette jeune personne, Miss Gordon, habituée à se mettre avec goût, avait la dangereuse manie de se chauffer si étroitement, qu'en vérité on ne sait comment elle obtenait l'équilibre en marchant. Au mariage de la princesse, elle dut briller au premier rang parmi les demoiselles d'honneur. La cérémonie était longue, fatigante, comme le sont ces sortes de fêtes. Epuisée de lassitude, Miss Gordon ne s'efforça pas moins de résister au bruit, à la chaleur et à toutes les douleurs d'un encombrement meurtrier; mais une douleur sans doute

plus grande la fit, vers la fin de la cérémonie, chanceler et pâlir. Peu après, elle s'incline, pousse un soupir et tombe. On se hâta de la transporter dans une autre pièce. L'évanouissement persista; on la dépouilla de ses robes, on la délassa, et la vie ne revient pas. Enfin on s'avisa de la déchausser, on arrache avec peine la soie qui lui étrangle les pieds. Miss Gordon pousse alors un soupir et meurt en disant : « C'est l'émotion d'avoir vu la reine ». M. Astley, le médecin du roi, déclara qu'elle était morte non pas du plaisir excessif d'avoir vu la reine, qu'elle voyait deux fois par jour depuis trois ans, mais d'une congestion cérébrale produite par le reflux au cerveau du sang comprimé par les souliers.

## CORRESPONDANCE



E suis chez moi ! Tu ne sais pas, amie, tout ce que cette phrase renferme de douceurs intimes, ce qu'elle annonce de joies goûtées ou attendues, de devoirs embrassés avec amour et de plaisirs accueillis

avec reconnaissance.

Ce home d'Yvonne est charmant, crois-moi sur parole; non pas à cause des tentures, des meubles, des paravents, des lanternes qui le

décorent, mais à cause de l'harmonie qui règne entre ce luxe aimable et le bon petit ménage honnête qui en profite et se promet d'en jouir sans égoïsme et sans ingratitude, afin d'être tout à fait heureux.

Honnête! .. je t'entends t'écrier : cet adjectif est désobligeant pour le reste de l'humanité. — Oh, chère, que de gens ont l'épiderme insensibilisé à cet égard ! Depuis mon retour d'Alger, pendant ces pèlerinages faits à tous les sanctuaires de la famille, j'ai été mise en contact

avec vingt ou trente sociétés différentes qui m'ont permis d'observer plusieurs choses, et j'ai fait à part moi, bien des réflexions avec lesquelles j'éviterai une quantité d'écueils; pas tous, évidemment, il y en a tant, mais un grand nombre. Il me semble, qu'à part quelques catastrophes, les trois quarts du temps, on perd son bonheur parce qu'on le triche, parce qu'on n'est pas honnête vis-à-vis de lui. On aura beau dire, vois-tu, Dieu est très bon, il nous donne ce qui nous est nécessaire; mais, ou nous exigeons trop, ou nous abusons; et voilà pourquoi il y a tant de gens maussades dans le monde... Ah! que je suis sage et comme je parle bien!

Vingt-deux grands dîners; dix déjeuners analogues, cinq soupers et trois feux d'artifice en un mois... Voilà le récit complet de mon retour. Aussi notre premier cri en prenant possession de notre intérieur a été : Joséphine, vous servirez le pot-au-feu avec l'os à moelle et les légumes; et le second : Jean, n'allumez pas les torchères ce soir, la lampe de Monsieur avec le grand abat-jour.

Pour simplifier les déballages pendant mes pérégrinations, j'avais deux caisses consacrées à mes robes : caisse des déjeuners, avec chapeaux, ombrelles, mantelets au fond; caisse des dîners avec fleurs, plumes, éventails, etc. Caisse n° 1 premier compartiment, costume brique, très genre; second compartiment, costume pimpant glacé bleu et aurore. Caisse n° 2 premier compartiment, robe de dentelle noire, décolletage en pointe devant et derrière, facultatif. Deuxième compartiment, pacha rose et vieux point. Troisième compartiment, gaze brochée blanche, avec fleurs dans les anciens tons.

Quand j'avais épuisé pour une ville mes cinq compartiments, je disais à Paul : « Il faut partir, je n'ai plus rien à me mettre. » Paul se précipitait sur son habit et sur son chapeau et s'écriait en les fourrant dans sa malle. « Partons tout de suite » ; c'était notre bon moment.

Mais j'ai parlé d'ingratitude tout à l'heure ; est-ce que le mal me gagnerait ? Oh ! vois-tu, il faut être indulgent pour nous cette fois ; j'ai beaucoup de tantes, un nombre incalculable de cousins, et tous d'une hospitalité... Oh... C'est à eux certainement que le Seigneur faisait allusion quand il promettait à Abraham une postérité aussi nombreuse que les grains de sable du désert et les gouttes d'eau de l'Océan.

Pourvu que cette bénédiction s'étende jusqu'à moi, ma chérie, et que j'aie un jour le bonheur de bercer un beau poupon à nous deux Paul, comme disent les cousins de Senlis. — Ceux de Châtelleraut ont une autre spécialité : Je voudrais que vous verriez leur gracieux accueil, cela excuse quelques erreurs grammaticales. A Limoges ils m'appelaient *Mèdème Ybonne*, à Langres *Maâme Paul*, à Marseille, ma belle... « Eh bien, Madame, voilà que je vous y prends

encore ; laissez les cousins tranquilles, je vous prie, et retournez à vos enfants que vous négligez pour le commérage. »

Et bien oui, nous commençons à nous occuper très sérieusement d'eux en tête-à-tête. Le premier sera un garçon, le chef de famille, cela est mieux ainsi ; le second une fille ; le troisième ce qu'il voudra, le quatrième, Paul me défend de penser à ce numéro ; il dit que nous n'avons pas le droit de disposer ainsi de l'avenir de ces petites bonnes gens aussi longtemps à l'avance, je me résigne ; mais j'ai des instincts de mère Gigogne, c'est un fait.

Comme j'emmêle les questions, ma petite tante ! c'est encore dans mes tendances cela, et il faudra une réforme ; mais pas tout de suite, et jamais avec toi.

Puisque j'ai commencé à te parler de notre tour de famille, j'y reviens, car je suis loin d'avoir tout dit. Ça a été une lourde épreuve pour nous, cette fin de voyage de noce, une vraie tournée de revision ; à part quelques détails qui n'étaient pas de ma compétence, on ne m'épargnait rien : l'église, l'hôtel de ville, le mail, les aqueducs, l'arsenal, les toast, cela ne variait guère.

Paul toujours souriant jouait à ravir le préfet, plus sûr de lui que des autres. Moi, j'étais le général, un vieux grognard se plaignant de tout dans sa moustache et mettant sa casquette sur l'oreille à l'occasion ; bel appétit d'ailleurs et encore quelques prétentions.

Dans le commencement, ça allait assez bien. « Enfin, mes chères cousines, il m'est donné de vous connaître. Mon mari m'avait tant parlé de vous que j'ai désiré ce petit détour pour venir vous embrasser. » (Petit détour, six lieues en patache par 50 degrés !).

— Ah mon oncle, ah ma tante, que je vous embrasse, je suis si heureuse de vous revoir ! »

La tante émue : « Petite je t'aurais reconnue, tu n'as pas changé. » Il y a dix-sept ans que nous ne nous sommes vues et j'en ai dix-huit !

Et sous ce prétexte on me séparait violemment de Paul, on m'introduisait dans de mystérieux gynécées où les questions pleuvaient dru comme grêle : le trousseau, la corbeille, les cadeaux, le voyage, la bague de fiançailles, la soirée du contrat, le dîner de noce, le départ, l'arrivée, cela était de fondation ; puis, suivant les localités, on introduisait quelques variantes dans les accessoires.

Quand la province était très arriérée, mes cousines me demandaient presque bas : Est-il vrai qu'on ne peut plus être bien habillée que par un couturier ; certains journaux nous racontent cela, mais ils sont écrits à Paris, et on est si menteur à Paris ! (merci !) — Je défendais notre capitale, et au risque de me mettre mal avec la puissance des couturiers, j'en énumérais.... comment dire ? Enfin, je répétais ce que je t'ai

souvent entendu énoncer devant moi, à savoir que c'est un usage introduit dans le vrai monde par des personnes qui ne peuvent elles-mêmes y trouver place, et qu'il faut réagir le plus possible contre cette innovation.

Dans les pays productifs, on m'interrogeait au sujet des volailles et des légumes. Est-ce que vraiment une dinde se paie 100 francs à Paris, et un œuf 25 centimes. Cela m'humiliait pour ma chère ville de dire oui; j'objectais les truffes pour l'une, la dimension pour l'autre; mais quand même, l'impression était fâcheuse.

C'est ainsi que je donnais des consultations un peu partout, conservant une patience inaltérable; mais quand je constatai, après vingt jours qu'il nous restait encore dix départements à renseigner sur notre bonheur et sur ce qu'il nous coûtait, je fus prise d'un découragement profond; la robe aurore se défraîchissait sensiblement; j'avais quatre accrocs dans ma dentelle noire, mes panaches tournaient aux saules pleureurs, il fallait prendre un parti héroïque. Nous consultâmes (cousins de Montpellier) alors notre liste, nous fîmes un triage soigneux; nous écrivîmes à vingt parents que le ministre avait besoin de Paul, ce qui abrégait notre voyage, et nous nous embrassâmes pour célébrer notre délivrance.

Les vrais parents, c'est-à-dire ceux qui nous aiment, étant fixés autour de nous pour la plupart, il a été convenu avec eux, lors de notre mariage, que nous irions les voir à loisir, pour leur donner un peu plus de temps, et arriver chez eux avec tous nos moyens; nous nous promettons toutes sortes de plaisirs de ces petites fugues.

Notre premier soin, en prenant possession de notre intérieur, a été le règlement de ma vie et de nos dépenses; Paul affirmait que c'est le vrai moyen de ne perdre ni temps, ni argent, ni le reste; et ce reste est, paraît-il de conséquence, car bien des ménages donneraient gros pour le ravoir une fois qu'ils l'ont perdu.

Il ne m'a pas été fait, comme bien tu penses, un règlement de pensionnaire avec des mauvais points pour chaque manquement, mais ma journée a été divisée largement, afin que je puisse toujours en suivre les grandes lignes.

Par exemple, le matin, une certaine latitude pour aller à la messe avant de m'occuper de mon intérieur; les jours où il n'y a pas audience pour mon mari, promenade à cheval. Seulement, comme il n'est pas prudent qu'à jour et à heure fixes,

une maison se sache à coup sûr délivrée de la surveillance des maîtres, nous changeons quelque chose au programme de temps à autre. J'ai déjà relevé ainsi quelques abus et mis fin à certaines tentatives d'émancipation dans mon petit royaume.

Nous déjeunons à midi. Je suis très fière de mes petits déjeuners, de ma jolie table fleurie, coquette, brillante, engageante. Paul prétend qu'il a faim, rien qu'en la regardant. Nous avons supprimé le valet de chambre le matin. Ce tiers obligé dans notre tête-à-tête étant gênant. Une servante à quatre étages et très complète; une sonnerie électrique sous le parquet, aboutissant au pied du maître de la maison, voilà comment est constitué notre service de midi, et il fonctionne admirablement.

Jusqu'à deux heures, je travaille ou j'écris, suivant que mon très cher Seigneur est ou n'est pas auprès de moi; je m'habille ensuite. Nous faisons quelques visites, jusqu'à présent, mais depuis huit jours les présentations sont achevées, et je suis libre de frotter à mon aise où il me plait, c'est-à-dire d'aller voir nos amis à pied ou en voiture.

Nous terminons notre journée chez maman où notre couvert est bien vite mis pour peu que nous nous y préions.

Pauvre maman! elle est bien sage, mais je vois ce qu'il lui en coûte; elle a maigri et elle ne fait plus ces nœuds de cravate triomphants qui proclamaient son bonheur. Nous faisons notre possible pour l'habituer à ce froissement involontaire qui résulte de notre nouvelle situation les uns vis-à-vis des autres, nous évitons tout ce qui pourrait la mettre à part de nos projets, de nos espérances; je lui demande des conseils, même quand je n'en ai pas bien besoin, et je sens que tout cela lui fait du bien.

Paul aussi la consulte, ils sont très amusants ensemble, ont des secrets entretiens, des sourires forcés, des airs de détachement profond; tout cela aboutit à m'enlever adroitement de chez moi, tel jour, à telle heure, afin qu'au retour je trouve dans ma chambre une jardinière merveilleuse, dans mon salon, le piano à queue désiré, etc. Pauvre maman, cher Paul; comment leur rendrai-je tout cela!

Adieu; mon égoïsme s'est largement répandu sur ces pages, qui n'ont d'intérêt que pour moi. J'ai pensé tout haut, que la lecture t'en soit légère!

C. DE LAMIRAUDIE.



## DEVINETTES

## PROVERBE

Dans le ciel embrasé, d'un rouge de fournaise,  
Le soleil se dérobe avec l'adieu du soir ;  
Et le blanc nénuphar, au pied de la falaise,  
S'agite sur les eaux comme un humble encensoir ;  
La voix des flots s'élève ainsi qu'un hymne austère ;

Le chant de l'Angelus plane et vibre lointain ;  
C'est l'heure fugitive où l'âme de la terre  
A, pour invoquer Dieu, plus d'élan qu'au matin.  
Et c'est l'instant, aussi, des tendres confidences :  
Les soins de la journée ont fait place au repos ;  
Du fiancé, le cœur bat en chaudes cadences,  
Il a soif de l'épandre en intimes propos...  
Du ton d'un pèlerin parlant à la Madone :  
« Le ciel même est en nous!... le nimbe est à nos fronts... »

Mais Elle, l'arrêtant, d'une voix monotone :

« Les rhumes de cerveau sont à craindre... ren-  
trons! »

## MOTS EN CARRÉ

C'est un bel arbre d'un vert sombre ;  
Il offre un imposant couvert ;  
On danse en rondes sous son ombre ;  
Et l'on y dresse le couvert.

Je les croyais, entre les hommes,  
Les plus puissants, les plus heureux ;  
Mais l'on m'assure que nous sommes  
Lotis cent fois beaucoup mieux qu'eux.

Paul donne à sa bonne allemande  
Cet abrégatif coquet ;  
Mais quand Wilhelmine commande,  
Il proteste comme un roquet.

Il a cédé, vente honteuse,  
Un droit précieux pour... un plat !  
Oh ! fi donc ! sa légumineuse  
Ne m'eût point poussée à cela !

## RÉBUS



Le mot du Logogriphe de Juin est  
Ange, dans lequel on trouve : âne, âge  
et an.

Explication  
du Triangle de Juin :  $\begin{Bmatrix} F & L & E & U & R \\ L & E & S & T \\ U & T \\ R \end{Bmatrix}$

Explication du Rébus : Qui n'a pas d'aisance n'a pas d'indépendance,

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY